



LES SEPT COLLINES

LES CHRONIQUES
DE KTHYSAS

LES SEPT COLLINES

Antony Wavrant

KTHYSAS

Les Sept collines

(Tome 2)

Fantasy

LES SEPT COLLINES

Copyright © Antony Wavrant

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

ISBN-13 : 978-1535337342

ISBN-10 : 1535337346

Montage couverture :Antony Wavrant

Crédit illustrations :

© canstockphoto.fr / Auteur : Fotolit / csp8684190

© canstockphoto.fr / Auteur : justdd / csp19121467

1

LE PAS DU ROI

Ce qui a été fermé jamais ne devra être rouvert.

Hélas. Les millénaires après eux épuisent toujours la force régulatrice des temps premiers, donnant raison aux plus pessimistes.

Car l'oubli des sagesses anciennes est notre pire ennemi...

Je commence ce second livre des *Chroniques de Kthysas* avec un peu moins d'appréhension, car sur la planète Avarie, plus communément appelée planète Terre, certains réseaux sociaux ont commencé à propager la nouvelle, si bien que je ne doute plus que les hommes finissent enfin par découvrir d'où ils viennent. Avarie est bien sûr en effervescence et il est clair que les temps obscurs de la désinformation vont

jeter le trouble. Pire peut-être, semer le doute parmi ceux qui avaient en leur cœur toutes les raisons de croire. Qu'importe ! Je me dois désormais à mes lecteurs et nous devons ensemble reconstituer le puzzle de ce qu'il convient bien d'appeler désormais *notre histoire*. C'est par elle que tout a commencé. Et c'est par elle que j'ai découvert l'impensable : moi, Arkan, fils de deux mondes, je suis à moitié terrien¹.

Au commencement, je croyais être simple fils d'intendant. Je croyais que l'homme dont j'étais le plus fier, et que j'appelais papa, que cette femme qui m'embrassait chaque soir, et que j'appelais maman, étaient le point de départ de mes origines. Impuissant, je les ai vus mourir. Eux disparus, j'ai tout perdu. Ma vie d'avant. Ma vie d'enfant. Et tout ce qui avait fondé la vie du jeune homme que j'étais s'est brutalement dissois dans l'ombre mortelle de l'Étrybe. Ceux que j'aimais sont morts à cause de moi. Plus exactement à cause de ce que je représente. Seulement, j'ai très vite appris que mon enfance avait été construite sur un mensonge. J'ai découvert mon véritable père, et à travers lui ma véritable histoire. Était-il seulement possible de réaliser dans la tête du garçon de 17 ans que j'étais alors qu'il y avait en moi une espèce de clef permettant de rouvrir dans les limbes la voie donnant accès à Avarie ? Tous semblaient le croire. Ainsi va le temps. À la lumière pâle d'une bougie à moitié consumée, je renoue les fils de la mémoire. Je me souviens, fils de deux mondes, avoir été condamné à me cacher afin de ne pas laisser aux plus mauvais

¹ Voir *Kthysas*, tome 1, *Arkan, fils de deux mondes*.

d'entre nous la possibilité de souiller la Terre. Poussé par la mort et traqué par des ennemis dont je ne connaissais rien à l'époque, j'ai dû fuir, accompagné de mon ami Gutz, de Marick et d'Althor. Mille dangers nous ont poursuivis. Je m'étais même résigné à n'en pas connaître la fin de si tôt. Certes oui, j'ai dû apprendre à vivre avec le poids embarrassant d'une destinée pour laquelle je ne me sentais pas préparé, mais bizarrement, malgré tout, malgré les horreurs, la mort et la violence, à l'époque déjà, je ne regrettais rien. Conduit par cette étrange prophétie dont la rumeur courait déjà bien avant ma naissance, je ressens encore en moi le souffle de l'aventure. Je la pressentais douloureuse et je l'ai maudite bien des fois. Mais au plus profond de mon cœur, je sais qu'elle me fascine toujours et que rien ni personne n'aurait pu m'en écarter. Aujourd'hui, je peux simplement dire que j'en connais la raison. Simplement, oui. Parce qu'à travers les mots qui peu à peu donnent corps à ce récit, je sais maintenant que la Terre des hommes n'est plus orpheline de son histoire.

*

Il y avait de la folie douce dans le regard de Gutz, une espièglerie flagrante. J'étais toujours aussi réticent, mais comment résister ? Cela faisait trois semaines que nous étions enfermés dans le temple de Fahra. Une éternité pour deux garçons de presque dix-huit ans.

— Aujourd'hui, c'est ton anniversaire ! On ne va quand même pas rester enfermé ! s'exclama-t-il.

— Si on se fait pincer, prévins-je, Mérindol et mon père vont nous tuer.

– Tu t'inquiètes pour rien. On sera rentré au petit matin et personne ne se rendra compte de rien.

– Très bien, murmurai-je, résigné. En cédant aussi vite, j'avais le sentiment de n'avoir pas beaucoup lutté et de n'avoir opposé qu'une résistance formelle. Il fallait bien reconnaître que la perspective de retrouver Marick me rendait impatient et facilitait grandement ma capitulation...

Deux jours plus tôt quand l'idée avait germé dans l'esprit de mon ami, j'avais pourtant cru que Marick se serait opposée à notre projet. C'était sans compter sur son esprit caravanier qui déjà s'impatientait de rester enfermé. Un peu d'action ne se refuse pas ! Elle avait même paru si enthousiaste que toute résistance m'avait dès lors semblait un combat perdu d'avance. Pouvait-il seulement y avoir quelques craintes, le moindre doute, pour un jeune garçon amoureux ? La perspective de découvrir la capitale de nuit, à ses côtés, était plus forte que tout. Et puis, il fallait bien reconnaître que le temps des hésitations n'était plus vraiment d'actualité. Gutz et moi avions laissé derrière nous nos chambres et nous guettions la relève de la garde.

– Tu crois que Marick va réussir à passer ? soufflai-je à l'oreille de Gutz.

– Tu rigoles ! Si quelqu'un doit se faire pincer, je crois qu'on sera en première loge...

Je grommelai en moi-même quelque chose d'inintelligible, mais les bruits de bottes et le rire des gardes approchant nous firent plus encore nous plaquer dans l'ombre d'une colonnade.

– C'est le moment, me murmura Gutz, une fois que ces derniers se furent éloignés sans nous voir.

– *Palissandre* ?

– *Il n'y a personne. Gutz à raison. C'est le moment.*

J'aurais sans aucun doute été beaucoup plus tendu à l'idée de cette escapade sans la présence de Palissandre. Depuis que la Tylkhilina, celle que la plupart des gens appellent luciole de l'Esprit, m'avait été offerte par une nymphe dans la Forêt des possibles, je n'étais plus le même. Cette rencontre avait été pour moi une alchimie, quelque chose d'indicible qui avait su me transformer au plus profond de mon être. Ce n'était pas seulement une question de pouvoir. Lancer des éclairs. Parler à une créature invisible aux autres. Être capable de la sentir. De la toucher. Tout cela était impressionnant, mais rien n'était plus fort que ce sentiment d'union, ce lien invisible qui relie un corps à sa volonté. Et bien habile celui qui aurait pu nous distinguer l'un de l'autre. À la fois corps et volonté, nous étions désormais les deux à la fois...

Nous avions convenu avec Marick de nous retrouver sous l'appentis qui se situait derrière les arrière-cuisines du palais. Il protégeait un escalier de pierre qui descendait dans une petite cour servant aux livraisons. Le portail d'accès était bien sûr fermé, mais un garçon de salle avec qui Gutz avait sympathisé lui avait confié que sous l'une des arches de l'escalier qui était à flanc de l'enceinte principale se trouvait une porte dérobée donnant sur l'extérieur. C'était une porte de service utilisée autrefois, négligée depuis, mais que l'on pouvait encore emprunter pour certains allers et venues. Tractations et enjeux politiques, amourettes

parfois, les garçons de salle n'étaient pas seulement employés à porter les plats. Ils servaient également de nombreux intérêts, lesquels nécessitaient souvent diligence et secret.

Dans un renfoncement, nous finîmes par trouver la porte. Marick s'y trouvait déjà :

– J'ai failli attendre ! nous reprocha-t-elle, sur le ton moqueur de celle pour qui l'esprit de compétition est le plus grisant des stimulants.

– Ça va, râla Gutz, qui n'aimait pas se faire aussi directement ridiculiser.

– Tu as la clef, au moins...

Gutz se contenta de hausser les épaules :

– Les tours de passe-passe, c'est mon affaire.

– Je suis impressionnée, poursuivit Marick, avec cette fois une simplicité et une franchise désarmante.

– Mouais..., grommela Gutz sans rien ajouter. Il avait accepté le compliment de mauvaise grâce, mais je ne pus m'empêcher de sourire, car je savais que derrière ses airs bougons, Gutz avait été touché. Après avoir soufflé le froid, Marick avait en effet su tout aussi vite insuffler la fierté. Je reconnaissais bien là cette force que je lui avais vue déployer lors des premiers jours où nous avions fait sa connaissance, et où elle semblait si à l'aise pour porter et pour encourager les efforts d'une caravane sous ses ordres.

Marick avait eu raison de complimenter Gutz, car la réussite de notre escapade avait largement dépendu de ses talents. Après avoir reçu la confidence d'un garçon de salle sur l'existence de cette porte dérobée, Gutz s'était d'abord rendu sur les lieux pour exercer ses talents de passe-muraille, mais la serrure lui avait résisté. Il en avait été le premier surpris, car le

mécanisme ne semblait pas très complexe. Sans doute quelque magie faisait-elle perdre ses moyens aux plus habiles des voleurs... Gutz n'avait toutefois pas renoncé aussi vite. Il avait ensuite suivi son intuition et son sens de l'opportunité. Prétextant un message important qu'il devait rendre discrètement à un homme qui résidait dans la plus proche auberge, il s'était de nouveau rapproché du garçon de salle. Ce n'était pas un large détour, soit une commission bien facile qu'il saurait récompenser généreusement. Attriré par la promesse du gain, le garçon de salle avait accepté avec joie et avait promis à Gutz de le prévenir dès qu'il aurait une course à faire à l'extérieur. Après le départ du garçon, j'avais cependant interrogé Gutz. C'était folie que tout ça ! Comment ferait-il pour rester crédible ? Nous ne connaissons personne dehors ! Une fois arrivé à l'auberge, il était certain que le garçon ne trouverait personne à qui remettre le message. Bien sûr, Gutz s'était contenté de rire.

Quelques jours plus tard, le garçon était venu chercher le message. Avec le plus grand sérieux, et infiniment de gravité, Gutz lui avait confié une lettre et le nom de l'homme à qui la lettre devait être remise. Personnellement, je trouvais la situation complètement ridicule. C'était une impasse des plus grotesques, mais Gutz semblait ne pas s'en rendre compte. Sa gravité et ses effets de mystère étaient si pressants et si convaincants qu'il était même parvenu, après mille recommandations et d'infinis détails sur l'apparence physique du destinataire du message, à convaincre le garçon de salle de l'importance de sa mission. Et ce qui était plus déraisonnable encore, Gutz avait promis une

somme extravagante au garçon pour ses services rendus.

– Et n'oubliez pas, avait-il ajouté, en échange de cette lettre, l'homme vous remettra un petit coffret que vous devrez me rapporter.

– Tu es complètement fou, avais-je alors lâché après le départ du garçon.

– Seul l'appât du gain est folie, s'était-il contenté de dire, le sourire aux lèvres. Mais, rassure-toi, nous n'aurons pas longtemps à attendre, avait-il ensuite ajouté sur un ton de conspirateur.

Gutz avait visiblement eu un temps d'avance sur moi et il avait deviné juste. Le garçon de salle revint quelques minutes plus tard avec une mine déconfite. Les épaules rentrées, la tête basse, il s'excusa platement de ne pas pouvoir s'acquitter de la mission qui lui avait été confiée. Que c'était chose à peine croyable ! Il était allé lui-même dans sa chambre chercher cette fichue clef. Qu'il était sûr de l'avoir mise dans sa veste ! Qu'elle avait bien dû tomber ! Ou quelque chose comme ça...

Très nerveux à l'idée que ses maîtres puissent apprendre sa négligence, le garçon commença de bredouiller. Je m'empressai de lui suggérer de refaire une clef.

– Refaire une clef, bien sûr, s'était-il écrié en se tordant les mains. Mais cela va demander du temps. Ce sera pris sur mes gages. Ça, vous pouvez me croire, c'est certain. Sans compter les corvées à cause de mon étourderie.

– Mais ne peut-elle pas être refaite en toute discrétion ? D'autres garçons de salle doivent bien avoir comme vous un double de cette même clef...

– Qu'ils ne céderont pas si facilement, à moins que je ne les dédommage en monnaie sonnante et trébuchante !

Le garçon avait continué de se tordre lamentablement les mains, incapable de prendre la moindre initiative. C'est alors que, bon prince, Gutz lui avait offert sous mes yeux ébahis quelques pièces pour refaire un double.

– Oh ! Merci, mon seigneur ! s'était exclamé le garçon en se confondant en remerciements. Je vais aller emprunter la clef d'un autre garçon de salle, qui est l'un de mes amis. Je pense même qu'il ne fera pas trop de difficulté pour me laisser son double, surtout avec ces quelques pièces. Si je fais vite, je ne me ferai peut-être pas prendre et peut-être pourrai-je remettre à temps votre lettre. Mais ayant repris la fameuse lettre, Gutz indiqua que ce n'était pas grave et qu'il saurait bien s'arranger autrement. À ces mots, le garçon partit comme le vent, visiblement soulagé.

Une fois celui-ci parti, je ne pus me contenir plus longtemps.

– Tu lui as fait les poches !

Dans sa main était en effet apparue la fameuse clef égarée par le pauvre garçon...

– Tu as entendu, il m'a dit : *Merci, mon seigneur...*

– Tu es terrible ! m'exclamai-je sur un ton de reproche.

– Quoi ? me rétorqua-t-il, en prenant son visage le plus ingénue. On voulait une clef pour sortir, oui ou non ?

– Tu es terrible et... Et insupportable.

— Merci, me répondit-il alors, visiblement fort satisfait de ce que je venais de dire. Comme s'il s'agissait d'un compliment ! Gutz était décidément incorrigible.

La rue était déserte quand nous franchîmes l'enceinte protectrice du temple. Heureusement pour nous, il n'y avait personne. Malgré tout, un passant n'aurait pas trouvé étrange de voir sortir trois prêtres de l'enceinte, car nous avions emprunté les toges à capuches des disciples de Fahra. C'était une manière particulièrement aisée de passer inaperçus dans la capitale et nous pensions pouvoir ainsi éviter tous les ennuis d'une mauvaise rencontre. J'avais toutefois le cœur qui battait un peu fort et il me fallut quelques minutes et la distance de plusieurs centaines de mètres pour pouvoir retrouver, bien des rues plus tard, toute mon insouciance.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Marick.

— J'ai entendu dire qu'une rencontre de Grands Maîtres a lieu ce soir sous le Grand Dôme, proposai-je.

— Super ! s'exclama Gutz. Il va y avoir du monde et de l'ambiance, et ça fait des lustres que je n'ai pas assisté à un affrontement de ce niveau.

Marick partageait également son enthousiasme et nous étions tous trois très excités. Voir deux grands maîtres, des Pèlerins accomplis, s'affronter au jeu du *Pas du Roi* était un événement si spectaculaire qu'il était difficile d'y résister. Nous connaissions le Grand Dôme et traverser la ville pour s'y rendre ne nous posa pas de problèmes. L'édifice se trouvait juste à côté du palais impérial et servait de lieu de rendez-vous pour

toutes les grandes cérémonies de la capitale. Monumental, majestueux, on raconte que, du temps des Anciens, les Géants d'Alminaroc en personne s'étaient déplacés pour le bâtir. Quatre tours étroites et élancées propulsaiient l'enceinte extérieure vers le ciel. Quatre tours comme un écrin où chaque étage, forme octogonale creusée d'arches aux ornements délicats, donnait plus encore à l'ensemble sa dimension aérienne. Les quatre tours s'achevaient par une mini-coupole, rappel du corps central de l'édifice carré sur lequel dominait l'immense et extraordinaire dôme.

L'entrée principale permettait d'accueillir plusieurs milliers de personnes et la foule était déjà très dense quand nous approchâmes du grand portail. Tous les habitants de la capitale semblaient s'être donné le mot. Du monde partout. Nous jouions des épaules pour avancer. Tout autour, des vendeurs à la sauvette vendaient mille babioles et autant de friandises, tandis que des cracheurs de feu intrépides faisaient tantôt approcher, tantôt reculer les badauds au rythme des flammes, des éclats de rire et d'effroi.

— Waouh ! Ils sont fous ces cracheurs de feu ! s'exclama Gutz en riant. Si ça continue, on va finir en saucisses grillées.

Je ne répondis pas. J'étais visiblement plus soucieux de passer inaperçu que mon ami. La capuche occultait nos visages, mais cela ne nous autorisait pas pour autant à baguenauder comme de vulgaires touristes. La robe des prêtres était un avantage à condition de s'en rendre digne.

— Regaaaarde ! fit de nouveau Gutz en hurlant presque, ce qui ne manqua pas de faire se retourner les gens les plus proches de nous, visiblement incrédules et

peu habitués à autant d'exubérance venant d'un prêtre de Farha. Un nouveau divertissement venait en effet de lui faire tendre le cou et il dansait d'un pied sur l'autre pour mieux voir. Gutz était le spectacle dans le spectacle. En le voyant se contorsionner, quelqu'un près de nous éclata de rire. J'attrapai Gutz par le bras :

– Tiens-toi tranquille et parle moins fort, tout le monde te regarde !

– Pour une fois qu'on peut s'amuser, protesta Gutz.

– Plains-toi. Si on se fait prendre avec ces vêtements, j'ai bien peur que les choses ne deviennent moins drôles.

– Ça va, c'est bon, grogna-t-il. Quel rabat-joie, tu peux faire.

– Moi, rabat-joie ?

– Parfaitement, rabat-joie ! Je suis même victime de mon meilleur ami.

– Comme toujours, tu exagères, lâchai-je exaspéré.

– Moi, j'exagère ? Alors que je suis condamné à m'ennuyer... Mais, regarde-les ! Qui ne s'amuse pas ici ? Et puis, c'est pour ton anniversaire qu'on est sorti, pas pour un enterrement.

Sur ses mots, Gutz s'était dirigé vers un autre stand où un bateleur s'amusait à distraire la foule.

– Gutz..., criai-je pour le retenir.

Hélas, Gutz n'en faisait qu'à sa tête. Heureusement plus vive, et surtout plus radicale, Marick fut sur lui en deux enjambées. Elle l'attrapa à son tour par le bras, mais visiblement avec moins de ménagement.

– Eh ! s'écria Gutz, surpris.

– Tu restes avec nous. Je te rappelle que la dernière fois que tu t'es approché d'un bateleur, on a failli y rester.

– Tu dis cela parce que tu es jalouse.

– Jalouse ! s'esclafa-t-elle.

– Oui, tu es jalouse, confirma-t-il. Parce que figure-toi qu'il faut un esprit particulier. C'est indéniable. Je dirais même un esprit de finesse pour... Aïe !

Gutz venait opportunément d'être interrompu par Marick qui ne s'était pas gênée pour le pincer.

– Désolée ! fit Marick sur un ton malicieusement enjoué. C'est mon admiration sincère qui n'a pas réussi à se contenir devant les qualités irrésistibles de ton talent.

– Très drôle, fit Gutz.

– Je trouve aussi. Je suis même flattée qu'un esprit aussi fin que le tien soit sensible à mon humour.

– Tu parles d'un humour, répondit-il. C'est ton côté pince-sans-rire, tu veux dire.

– Exactement. Et, si tu ne te tiens pas tranquille, je te jure que je peux pincer jusqu'au sang.

– Et en plus sadique, lâcha alors Gutz dans un grincement de dents frustré. Pour toute réponse, Marick lui répondit en enfonçant ostensiblement ses ongles dans son avant-bras qu'elle n'avait toujours pas lâché...

– C'est bon, capitula Gutz avec précipitation. J'ai compris. Je ne dis plus rien. Je suis une tombe. Une tombe muette, enfin presque. Parce qu'une tombe, c'est un peu excessif. C'est vrai, je suis un être vivant. J'ai des besoins irrépressibles... D'accord... D'accord ! fit Gutz en sentant les ongles poursuivre impitoyablement

leur course. Pitié ! Je fais un effort. Je me tais. Je ne dis plus rien et je vous suis. C'est promis.

Pour ma part, je me retins d'éclater de rire. Il faut reconnaître que Marick avait une façon physique de gérer les conflits qui n'était pas toujours du goût de Gutz. Le calme revint toutefois dans notre groupe. Plus discrets, et comme absorbés par la foule, nous entrâmes dès lors sans encombre dans le Grand Dôme après avoir gravi un immense escalier. L'amphithéâtre était déjà plein et il nous fallut là encore jouer un peu des coudes pour accéder à un emplacement libre. Les gradins où nous étions s'étagaient tout autour de la scène qui se trouvait en contrebas, exactement à l'aplomb du dôme, ce qui conférait à l'ensemble un aspect grandiose et spectaculaire. Nous étions en train de nous asseoir quand Gutz bondit à nouveau comme un ressort alors que nous le pensions calmé :

– Je vais parler ! s'exclama-t-il.

– Gutz ! s'écria Marick, mais il était déjà trop tard. Gutz était déjà loin.

– C'est pas vrai, fulmina-t-elle. Il ne tient jamais en place celui-là.

– Je n'y suis pour rien, fis-je pour ma défense, tandis que Marick me jetait un regard noir de reproche.

– Ton ami est...

– Insupportable, je sais. Il a peut-être besoin d'être un peu seul, glissai-je l'air de rien. Il faut avouer que je n'étais pour ma part pas vraiment fâché de le voir s'éloigner. Un bref regard en coin de Marick pour jauger ma réponse me fit réaliser combien mes pensées étaient transparentes.

– Évite d'enlacer un prêtre, cela ferait désordre, murmura-t-elle radoucie, et avec ce sourire espiègle et irrésistible dont elle avait seule le secret.

Je bafouillai, cherchai mes mots, le rouge au front. Je me sentais lourdaud. Mais malgré toute la prévention qu'elle semblait avoir du monde qui nous entourait, et se contredisant avec une indifférence superbe, elle m'attrapa le bras et posa sa tête sur mon épaule.

– De toute façon, personne ne regarde... Et je te préviens, ajouta-t-elle, si j'entends qu'on est en train d'égorger Gutz, tant pis pour lui, je suis trop bien contre toi...

Je ne répondis rien. L'instant avait franchi la crête d'horizon où le cœur bascule dans l'innommé. Marick contre moi. Son parfum. La foule tout autour de nous, par milliers, mais la foule n'était rien. Le bruit sans doute, envoûtant, donnait l'impression qu'une chape de plomb de solitude nous protégeait de tout et de tous. Tous les regards étaient en effet tournés en direction des deux joueurs qui venaient de faire leur entrée sous la clamour des dizaines de milliers de spectateurs qui scandaient le nom d'Urksur'Baldha, déesse des jeux de Beynos. Les deux maîtres prirent chacun cérémonieusement place sur un promontoire qui surplombait l'immense échiquier. Ils se faisaient face et se fixaient, imperturbables. Autour d'eux, la clamour continuait de gronder. Le défi galvanisait les foules et le combat s'annonçait prometteur.

La partie allait se dérouler selon les règles immémoriales du jeu du *Pas du Roi*, chacun devant conquérir les quatre zones symbolisant l'Art des

Grands Maîtres. Outre les passages secrets à l'intérieur desquels les joueurs pouvaient engager leurs pions grâce à leurs pouvoirs télékinésiques, la puissance des Grands Maîtres était telle qu'ils étaient en mesure de créer des micros climats, nuages ou brumes, pour occulter à la vue de l'autre leurs manipulations illicites. Ils étaient également en mesure de projeter mentalement soldats et créatures pour défendre leurs pions et attaquer les positions adverses. C'étaient les moments de jeu qui galvanisaient le plus les foules. À plusieurs endroits de l'échiquier se déroulaient donc simultanément des combats et des attaques dont le but était de prendre une position ou de détourner suffisamment l'attention adverse d'une zone délaissée de l'échiquier. De leur hauteur, chaque joueur pouvait encore générer des effets en trois dimensions où les cases sombres s'enfonçaient prodigieusement jusqu'à faire disparaître à la vue les jetons posés dessus. L'art de la dissimulation et de l'occulte, cet art des puissants mages en action, était au cœur de ce qui exaltait tant le peuple de Beynos. Seuls le pouvoir de création et la force de la surprise pouvaient donner l'avantage. Aussi, jamais les règles du Jeu n'étaient poussées aussi loin, à l'extrême limite de la perfection. Jamais le pouvoir de tricher n'était aussi abouti que lors de ces combats suprêmes, donnant corps à l'essence même de la philosophie Beynosienne dont la devise prônait à l'entrée du palais de l'Empire : *Qui peut modifier la matière peut modifier la loi.*

Le glas d'un gong puissant venait de retentir. Le combat allait bientôt commencer. Dans le même temps, l'immense échiquier et les deux promontoires qui se

faisaient face, et sur lesquels se trouvaient les deux grands maîtres, furent soudainement enfermés dans une bulle-miroir. Cette bulle avait deux fonctions. Sa première vertu magique était de grossir la scène. Elle rentrait en résonnance télépathique avec les milliers de spectateurs et chacun pouvait dès lors suivre le spectacle en choisissant par la pensée de zoomer sur un endroit particulier ou de suivre l'action sur un plan large. Chaque spectateur était unique et pouvait à volonté suivre ce qu'il voulait, l'image projetée par la bulle se reflétant dans son esprit. Enfin, parce que le peuple de Beynos, des enfants aux adultes, avait des facultés de télékinésie, il avait fallu ériger une barrière magique infranchissable pour qu'aucune aide extérieure ne puisse venir interférer le cours du jeu. C'était là la seconde vertu de la bulle-miroir, dont la fonction était d'isoler complètement les deux joueurs du monde qui les entourait...

La partie tenait toutes ses promesses. Plus d'une heure déjà que les deux mages s'affrontaient et la foule en liesse était au comble de l'excitation. Gutz était revenu et nous avions renoncé à canaliser son enthousiasme. Il acclamait, encourageait et vociférait autant que n'importe quel spectateur. Pour ma part, je m'étais insensiblement laissé emporter par la force du jeu. Jamais je n'avais pu suivre avec autant de clarté une partie. Je sentais presque les deux joueurs, la force des ondes de leur pouvoir sur la matière. J'anticipais presque chaque mouvement, c'était littéralement comme si je devinais presque chaque action de jeu avant même qu'elle n'ait eu lieu.

— Je sens les pierres, murmurai-je soudain, en me penchant vers Gutz.

– Quoi ? me demanda-t-il, tant le bruit autour de nous était intense.

– Les pierres. Je peux presque les toucher.

– Sans blague, me répondit-il à demi-moqueur tant la chose paraissait impensable. Cela dit, je voyais bien à son regard que ma remarque l'avait quelque peu déstabilisé. Il continuait même à me scruter, cherchant à savoir s'il s'agissait d'une énième plaisanterie ou si j'étais sérieux.

Je n'aurais certainement pas imaginé que la chose puisse être effectivement possible. Fasciné par la sensation presque physique de pouvoir atteindre le cœur même du jeu, j'avais la certitude qu'un rien aurait pu me suffire pour que je puisse, quoi ? Jouer ? Je savais pourtant la chose impossible. Comment aurais-je pu franchir la barrière de la bulle qui interdisait toute intervention extérieure aux deux joueurs ?

– Le jeton..., poursuivis-je à l'attention de Gutz, tout en reportant mon attention sur le jeu.

– Quoi ? Mais, qu'est-ce que tu racontes ? Franchement, si c'est pour me foutre la trouille, c'est gagné. Tu as vu ton visage. Et, arrête de les fixer comme ça, bon sang.

– Regarde ce satané jeton ! lâchai-je, comme submergé par une transe qui me dépassait. Et tandis que Gutz tournait la tête pour regarder l'échiquier, un jeton s'éleva brièvement et fit un tour sur lui-même avant de retomber dans un claquement sec...

– Non, de non, murmura-t-il, alors qu'une rumeur indignée enflait dans la foule des spectateurs. Tous n'avaient pu voir le jeton, mais la bulle, oui. Elle avait

changé de couleur. Des ondes iridescentes et mauves avaient donné l'alerte : une intervention extérieure venait d'avoir lieu.

Instinctivement, les deux joueurs regardèrent alors dans la direction de la foule où nous nous trouvions. Il cherchait dans notre direction les traces résiduelles de la magie psychokinésique que je venais d'utiliser.

– *Ne croise surtout pas leurs regards. Fuis !* Cet avertissement avait été donné par Palissandre dont la voix avait puissamment retenti dans ma tête :

– *Palissandre, c'est à cause de toi tout ce bazar ?* lui demandai-je alors.

– *Moi... Toi... Quelle différence ?* s'indigna-t-elle.

– *Ne joue pas avec les mots, s'il te plaît.*

– *Je ne joue pas et tu es injuste de me reprocher quoi que ce soit. Je croyais que les choses étaient claires depuis ta métamorphose en chat et notre promenade sur les toits d'Ildora la rouge. Tu devrais maintenant savoir que cela n'a aucun sens de s'obstiner à chercher où je finis et où tu commences.*

– *Le lien qui nous unit... Je suis toi aussi vrai que tu es moi.*

– *Exactement. Malheureusement, ça ne change pas ce qui s'est produit.*

– *Oui, je ne contrôle pas ce que je fais et je me suis fait surprendre.*

– *Cela me semble en effet plus juste de considérer les choses sous cet angle.*

– *En attendant, je nous ai mis dans un drôle de pétrin.*

Cet échange avec Palissandre m'avait quelque peu rassuré et je sentais bien que sa présence m'était indispensable. Le lien qui nous unissait était chaque jour de plus en plus fort et si j'avais eu au début quelques difficultés à concevoir d'être devenu l'hôte d'une créature aussi mythique que pouvait l'être une Tylkhilina, luciole de l'Esprit, pas une journée ne passait sans que je ne remercie cette journée fatidique où j'avais dû sacrifier mon oreille...

J'avais profité de ce dialogue intérieur avec Palissandre pour prendre la main de Marick. D'un geste, j'avais ensuite demandé à Gutz de se lever. Le conseil de Palissandre ne souffrait aucun délai. Il fallait fuir et vite. Nous étions donc maintenant en train de remonter les gradins. En quelques mots, j'expliquai la situation à Marick. Nous devions quitter cet endroit le plus rapidement possible. Je ne savais pas si les autorités avaient les moyens de trouver qui était à l'origine de cet incroyable désordre et je ne tenais pas vraiment à le savoir.

La foule autour de nous s'échauffait et l'on entendait les huées partout autour de nous. J'avais le sentiment terrible qu'elles m'étaient adressées. Dans un sens, je n'avais aucun mal à comprendre le mécontentement de chacun. À cause de ma désinvolture, j'avais tout simplement gâché la fête. Je n'étais toutefois pas très rassuré à l'idée de devenir l'exutoire de cette colère si l'on venait à me démasquer. Heureusement, aucun regard ne s'arrêtait sur nous et les mouvements d'hostilité continuaient de converger vers la bulle-miroir qui n'avait de cesse dans son miroitement mauve de confirmer mon intrusion dans l'espace de jeu.

Nous étions presque à hauteur de la sortie quand je butai contre Gutz qui venait subitement de s'arrêter.

— Mais, qu'est-ce que tu fais ?
— Regarde, les portes sont fermées.

D'un seul regard, je pouvais en effet constater que toutes les sorties étaient bloquées.

— C'est sans doute un système de sécurité automatique qui se déclenche quand la bulle-miroir donne l'alerte, fit remarquer Marick.

— Là, on est mal, murmura Gutz, plus que jamais tendu.

— *Palissandre*, suppliai-je alors en moi-même, car j'étais en effet aussi paniqué que mes amis et je ne voyais pas comment nous allions pouvoir nous échapper. À cet instant précis, mon cœur faillit s'arrêter. Un soldat de l'Empire venait de se redresser devant moi, comme sorti de nulle part.

— *Pas la peine de faire une crise cardiaque, ce n'est que moi*, me prévint alors Palissandre sur un ton enjoué.

— *Ce grand soldat, là* ? lui demandai-je méfiant.
— *Oui, me confirma-t-elle par la pensée. Mais, ce n'est pas un simple soldat...*

— Général de l'Empire, Maître des élites de la garde rapprochée de l'Empereur, confirma l'homme d'une voix grave en me saluant. Suivez-moi et ne dites rien.

— Mais, d'où il sort celui-là, me demanda alors Gutz en chuchotant.

— C'est Palissandre. Elle s'est métamorphosée pour nous faire sortir.

– Pas mal, confirma alors Marick en admirant la haute stature musclée du guerrier. Je voyais bien à son petit air moqueur qu'elle se jouait de moi et force était de reconnaître que je ne goûtais que moyennement la plaisanterie.

– Jaloux peut-être ? me susurra-t-elle à l'oreille tandis que nous continuions de gravir les gradins à la suite de Palissandre qui nous ouvrait le chemin.

– Moi ? Je ne vois pas pourquoi, fis-je sur un ton faussement détaché, quoiqu'un peu sec.

– Tu as tort, poursuivit-elle melleuse à souhait, je le trouve particulièrement craquant.

Je grinçai malgré moi des dents et m'efforçai surtout de ne pas me laisser envahir par la colère que je savais irrationnellement très proche.

– La fois où tu as prononcé le nom d'une autre femme alors que j'étais dans tes bras, continua Marick le plus simplement du monde, j'ai failli t'arracher les yeux. Maintenant, tu sais ce que cela signifie.

J'étais si surpris que Marick me ramène à cet instant précis² que ma colère fut d'un coup soufflée par la surprise.

– Rancunière ? m'étonnai-je.

– Non, possessive, répliqua-t-elle avec cette assurance fière qui lui était si caractéristique.

Je jetai alors un œil dans sa direction. Elle arborait un sourire magnifique. Au-delà de l'imaginable, je me rendis alors compte que j'étais devenu fou amoureux d'elle...

² Voir chapitre 10 Ildora la Rouge, dans *Kthysas*, tome 1, *Arkan, fils de deux mondes*.

Transformée en Général des armées, Palissandre s'approcha d'un soldat qui se trouvait devant l'une des entrées. À l'approche de ce haut gradé à la stature imposante, il se raidit et fit son salut de façon martiale et énergique.

– Ouvrez-nous, ordonna Palissandre.

– Mon Général, ces personnes sont-elles avec vous ? demanda alors le soldat en indiquant notre présence.

– Je dois les conduire dehors dans les plus brefs délais.

– Mais... Mon Général..., intervint le soldat de plus en plus mal à l'aise.

– Quoi, encore? fit Palissandre sur le ton excédé du supérieur agacé de devoir ainsi perdre du temps.

– C'est que... J'ai ordre de ne laisser sortir personne, répondit le soldat, tendu.

Le Général eut alors un léger mouvement de sourcil amusé.

– Soldat, ne suis-je pas, et de loin, votre supérieur ?

– Cela ne fait aucun doute, mon Général.

– Et depuis quand un simple soldat doit-il discuter les ordres de son supérieur ?

– Je...

Le pauvre soldat avait beau chercher à se rappeler que dans cette situation l'ordre était de ne laisser sortir personne, qui était-il pour discuter les ordres d'un général ? D'un geste vif, il entrouvrit alors la porte et laissa passer le Général suivi des trois prêtres qui l'accompagnaient. Près de l'enceinte extérieure, nous trouvâmes d'autres soldats attroupés.

– J'emmène ces trois prêtres pour les besoins de l'enquête, dit alors Palissandre avec une voix de commandement qui ne souffrait aucune discussion. Surtout, précisa-t-elle, ne laissez sortir personne sous aucun prétexte.

– Bien, mon Général, répondirent les soldats en cœur.

À ces mots, nous nous éloignâmes le plus dignement et aussi le plus rapidement possible. Je sentais pour ma part que le fou rire me guettait et je me rendis compte que Marick et Gutz se trouvaient dans le même état, car une fois l'angle de la rue passé, à l'abri des regards, nous nous pliâmes en deux de rire.

– Ne laissez sortir personne sous aucun prétexte, imita Gutz en faisant la grosse voix.

– Bien, mon Général, répondîmes Marick et moi en cœur.

Le retour se déroula sans incident majeur. Nous croisâmes une patrouille, mais la présence du Général ne nous valut que des saluts respectueux. Nous empruntâmes ensuite la petite porte du temple que nous avions utilisé pour sortir et Palissandre redevint invisible. Chacun regagna ensuite sa chambre presque sans encombre. Enfin, si l'on excepte ce moment où Marick se sépara de nous, moment fatal où elle attrapa ma chemise pour m'attirer à elle et où elle posa ses lèvres sur les miennes.

– Bonne nuit, me susurra-t-elle alors, avant de disparaître. Piégé par mes émotions, je sentis tout à la fois la chaleur de son corps m'électriser, ses yeux rieurs plongeant dans les miens, puis brutalement, le

vide. Marick disparue. Marick partie dans la nuit. Et moi, seul. Que me restait-il ? Rien, sinon ce sentiment d'hébétude terrible où croire n'a plus aucun sens : puits sans fond où la frustration d'être martèle l'âme d'émotions aussi vertigineuses que douloureuses.

– Bonne nuit, avait répété Gutz en pouffant.

– Si tu dis encore un mot, répliquai-je, je t'étrangle.

Gutz eut pour une fois la sagesse de ne rien dire, mais quelque part, au fond de moi, j'étais furieux. Je ne pouvais pas voir le visage de Gutz, mais je le connaissais par cœur. Le silence donnait lui-même l'impression de se moquer. Planté comme un poireau rachitique au milieu d'une terre hostile, j'étais ridicule. Assurément, c'était une expérience extrêmement gratifiante pour l'égo. Un râteau « première classe ». Et, cerise sur le gâteau, j'avais le soutien de mon ami... Un ami exemplaire ! Sa chambre se trouvait avant la mienne. Il entra en silence, puis je l'entendis derrière, une fois qu'il eut pris soin de se barricader : *Bonne nuit*, lança-t-il à la cantonade et son éclat de rire raisonna dans les couloirs.

– Quel con, grommelai-je, sans trop savoir à qui je m'adressais. Et comme le rire de Gutz était malgré tout communicatif, je ne pus m'empêcher de sourire. J'étais ridicule. Difficile de le nier. J'étais grognon. Incontestablement. Mais il n'y avait pas mort d'homme. Seulement un baiser qui me hantait. Juste un baiser.

2

LE GRAND CONSEIL

*Croire n'est jamais que le commencement
D'un petit bruit qui obstrue tout.*

Après avoir refermé en silence la porte de ma chambre, je me dirigeai à tâtons jusqu'à mon lit sur lequel je m'affalai en laissant échapper un profond soupir. *Bonne nuit... Bonne nuit... Bonne nuit... Bonne nuit...* C'était vite dit. J'étais dans un tel état d'énerverment qu'il allait justement me falloir le reste de la nuit pour me calmer ! J'étais encore tout entier préoccupé par la douceur des lèvres de Marick, son parfum, quand une voix d'homme sortie de nulle part me fit bondir de mon lit en hurlant :

- La soirée a été bonne ? lança la voix.
- Qui... Qui est là ? bredouillai-je, mort de trouille.

– C'est moi, Mérindol.

– Mérindol..., répétaï-je. Vous m'avez fait une de ces peurs. Bon sang, j'ai cru mourir !

Le Pèlerin murmura alors quelque chose d'inaudible et tous les bougeoirs de la chambre s'allumèrent simultanément.

– Ce n'est que moi.

– Oh, quelle trouille ! La prochaine fois, je ne sais pas, allumez les lumières avant. C'est tout simplement pas possible d'arriver chez les gens comme ça. Vous allez faire mourir quelqu'un un jour.

Mon oncle était confortablement assis dans un fauteuil qui me faisait face. Nul doute qu'il avait dû arriver dans ma chambre alors que je n'y étais pas. Reprenant peu à peu mes esprits, je réalisai que je n'étais pas dans une situation très confortable.

– *Palissandre, tu aurais pu me prévenir*, fis-je en moi-même.

– *Ce n'est pas ma faute*, me répondit-elle frustrée. *Je ne parviens pas à capter ses ondes cérébrales, même dans la pièce, je ne parviens pas à capter sa présence*.

Au ton qu'elle avait employé, je la sentais agacée. Habituée à lire la pensée des autres, Palissandre trouvait visiblement très désagréable que l'on puisse ainsi lui résister. Sans doute les pouvoirs de Pèlerin de mon oncle lui interdisaient-ils l'accès à ses pensées. Je me demandais cependant si ces mêmes pouvoirs pouvaient lui permettre de percevoir nos échanges télépathiques. Si tel était le cas, Mérindol n'en laissait rien paraître. Pour ma part, je décidai de jouer la carte du garçon insouciant :

– Je n'arrivais pas à dormir. C'est pour ça que je n'étais pas dans ma chambre. Je suis allé marcher un peu.

– Dans le temple ? demanda Mérindol sur un ton neutre.

– C'est ça, oui. Dans le temple.

Mérindol me regardait fixement, le visage impassible. Son silence me mettait mal à l'aise.

– *Je n'ai jamais entendu d'excuses plus bancales*, me fit remarquer Palissandre.

– *Ça va, je fais ce que je peux*.

– Et, bien entendu, tu n'as croisé aucun garde dans les couloirs ? poursuivit Mérindol.

– Je... Non, aucun.

– Hum...

Silence de nouveau. Je ne savais pas trop ce que je devais dire ou faire. Très mal à l'aise, je me faisais l'effet d'un animal pétrifié devant un prédateur juste avant le moment fatidique où le plus fort dévore le faible. Je ne croyais pas si bien dire...

– Tu ne me demandes pas ce que j'ai fait ce soir ? reprit alors Mérindol d'une manière si désinvolte que je fus surpris par la tournure de la conversation.

– Je... Qu'avez-vous fait ?

– Je suis allé au Grand Dôme. Le Tournoi du Pas du roi a repris.

– Ah..., fis-je en feignant le détachement le plus complet.

– J'ai assisté à une soirée très... Comment dire ? Inhabituelle, poursuivit Mérindol, imperturbable. Figure-toi que quelqu'un a cherché à influer sur le cours du jeu. Malhabile, ou très osé. Très dangereux surtout. Sans doute un tricheur qui a essayé

d'influencer les paris. J'avoue qu'il faut avoir un certain courage, ou beaucoup d'inconscience. Peut-être même était-ce une personne de talent, même s'il faut bien reconnaître que c'est un peu hasardeux d'utiliser des pouvoirs que l'on ne maîtrise pas. Bien, il se fait tard, ajouta-t-il en faisant mine de se lever après quelques secondes de silence interminable. Je te souhaite une bonne nuit...

– Ça va. J'ai compris.

Je n'étais pas du genre à m'obstiner aveuglément. Et quoiqu'un peu bougon, je préférais capituler en rase campagne, plutôt que de continuer à feindre une situation qui ne trompait plus personne.

– Serait-il indiscret de savoir ce que tu as compris ? me demanda alors Mérindol en feignant l'étonnement.

– Je suis désolé. J'ai... Je n'ai pas vraiment fait de bêtise.

Mérindol resta stoïque, le sourcil droit légèrement relevé, signe visible de sa perplexité. Il semblait attendre autre chose :

– Enfin excepté, corrigeai-je, que nous sommes sortis sans autorisation et que nous avons pris des risques... Voilà !

À cette nouvelle qui ne semblait pas l'étonner, Mérindol hochâ lentement la tête en signe d'acquiescement.

– Les gardes vont être sévèrement sanctionnés si ton père apprend cela...

Je repensai alors à leurs rires bon enfant. Mal à l'aise, je songeai également au garçon qui s'était fait subtiliser sa clef.

– Ils n'ont rien à voir là-dedans.

– Vous avez pu sortir parce qu'ils ont été négligents...

– Oui, mais...

– Ça suffit, coupa sèchement Mérindol. Par chacun de nos actes, nous façonnons le monde. Cela, tu ne peux le nier ni le défaire. Ce qui est fait est fait.

– Mais, il n'y a pas de raison de punir quelqu'un d'autre, dis-je sur un ton à la fois indigné et frustré. Nous sommes sortis, voilà tout.

– Tu te comportes comme un enfant ! lâcha Mérindol exaspéré.

– Merci, répliquai-je sur un ton sec, peu satisfait d'être traité de la sorte.

– Si tu tenais à ce point à ce que personne ne soit puni, tu n'avais qu'à rester dans ta chambre. Réfléchir avant de faire, c'est la règle pour celui qui souhaite maîtriser les conséquences de ses actes. Tu es à un âge où tu devrais quand même savoir que les regrets n'effacent jamais ce qui a été fait. Et pour les gardes, votre habileté à échapper à leur vigilance est une faute dont ils devront répondre...

Sachant qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté-là, je soupirai, résigné.

– Ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? poursuivit Mérindol, intraitable. J'imagine que tu as autre chose à me dire.

– Si vous y étiez, vous devez bien avoir une petite idée de ce qui s'est passé, non ?

– J'écoute.

– C'est moi, lâchai-je passablement agacé.

– C'est toi, quoi ?

Décidément, Mérindol était décidé à ne rien m'épargner.

– Nous étions au Grand Dôme, avouai-je, vaincu. Je sais. C'est ma faute. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Le pire, c'est que je n'ai d'ailleurs même pas eu l'intention de le faire. Je le jure, insistai-je devant la moue sceptique de Mérindol. J'étais concentré sur le jeu. Et puis, c'est venu comme ça. Je savais exactement ce que les deux joueurs allaient faire avant qu'ils ne le fassent. C'était comme une transe que je ne contrôlais plus. J'avais l'impression de devenir le jeu même. Et c'est arrivé. J'ai pu jouer, déplacer un pion comme s'il s'agissait d'un vulgaire jeu familial.

– Ce n'est pas très malin, dit Mérindol, le sourire aux lèvres.

– Mais, je ne voulais pas le faire ! m'écriai-je avec frustration.

– Alors, pourquoi l'avoir fait ? s'étonna-t-il.

– Je ne sais pas. C'était un sentiment tellement étrange. J'avais le sentiment de pouvoir le faire, bien que la chose fût impossible. D'ailleurs, c'est sans doute pour cette raison que j'ai essayé de le faire. C'est bizarre, non ? Mon esprit me disait que c'était impossible, tandis que mon cœur disait que c'était un jeu d'enfant.

– Et tu as voulu vérifier...

– Oui, j'ai pris ça comme un jeu. C'était exaltant. Et puis, comme ma raison me disait que c'était impossible, et que donc il ne se passerait rien, je n'ai pas eu peur d'essayer.

– Ta raison eut mieux fait de te conseiller la prudence plutôt que de souffler sur les braises...

– Mais... Comment ai-je réussi à faire une chose pareille ?

– Ça, je n'en ai pas la moindre idée, sinon que cela confirme que tu es un garçon tout à fait singulier et que tu as fichu une belle pagaille, ça, c'est sûr.

– Que va-t-il se passer ?

– Rien. Strictement rien. La version officielle retiendra le plus gros scandale de la décennie : une tentative de tricherie fomentée par des parieurs malhonnêtes. Un groupe habile aura cherché à créer un champ télékinésique pour briser collectivement le verrou de la bulle-miroir qui aura su parfaitement remplir son office. C'est une histoire qui tient la route et qui aura le mérite de rassurer tout le monde. Personne n'ira imaginer que cela puisse être l'œuvre d'un gamin.

– Je ne suis pas un gamin ! répliquai-je, vexé.

– C'est une façon de dire que tu n'es pas très expérimenté. De cela, tu peux au moins en convenir, n'est-ce pas ?

– Difficile de dire le contraire après ce qui s'est passé, bougonnai-je.

– Bien. Heureux de te l'entendre dire.

– Et pour les gardes...

– Dans la mesure où je tiens à ne prendre aucun risque, le meilleur moyen pour que personne ne puisse faire le lien entre toi et le caractère extraordinaire de ce qui s'est passé ce soir, c'est encore d'imaginer que tu es resté dans ta chambre.

– Merci, fis-je soulagé.

– Tu me remercieras plus tard. Ces événements me confirment qu'il est grand temps de commencer ta formation. À partir de cette nuit, et toutes les nuits, dans le plus grand secret, je m'occuperai de ton initiation. Nous ne pouvons pas nous permettre de

laisser tes pouvoirs se libérer sans contrôle. C'est trop dangereux.

– Toutes les nuits ! m'exclamai-je en gémissant. Mais, je dors quand ?

– Dormir ? s'étonna Mérindol. Tu ne t'es pas soucié de savoir si tu allais manquer de sommeil cette nuit. Et puis, allons, allons... Quand on est jeune comme toi, on récupère à n'importe quelle heure. Tu n'auras qu'à te lever plus tard.

À ces mots, Mérindol se rapprocha du manteau de la cheminée. Sur le portant de droite, il tira vers lui une figurine qui, loin de se désolidariser de l'ensemble, s'abaisse dans un claquement sec. Juste à côté, le mur laissait maintenant apparaître l'ouverture d'un passage secret que rien jusqu'à lors n'aurait pu laisser deviner. Devant mon visage ahuri, Mérindol ne put s'empêcher de rire :

– Oui, c'est un peu plus discret que votre sortie de ce soir. Et puis, cela évite plus facilement les gardes... Allez, on y va. Pense à remettre le panneau derrière toi. Il y a une poignée pour t'aider à remettre le mécanisme en place.

J'obéis. Une poignée toute simple permettait en effet de rabattre le panneau et j'entendis le même mécanisme métallique à la fermeture. À l'intérieur de ce passage, je m'attendais à être plongé dans l'obscurité. Mais, grâce à la présence d'une semi-clarté, je fus au contraire surpris de constater que mes yeux s'habituaient à la pénombre. Cette clarté diffuse, et un peu verte, provenait de pierres luminescentes incrustées dans la gueule d'un fauve, statue un peu inquiétante que l'on retrouvait à distance régulière et qui éclairait

l'ensemble de ce qui m'apparaissait de plus en plus comme un très vieux et très étroit couloir.

– Et où cela conduit-il ? demandai-je, tandis que je suivais le vieux Pèlerin.

– Oh, partout à la fois, répondit le vieil homme de façon évasive. On n'image même pas la manie que les bâtisseurs de la première époque avaient des passages secrets. À croire qu'ils passaient leur temps à se cacher et à espionner les autres.

– Chose que vous ne faites jamais, ajoutai-je sur un ton sarcastique.

– Tu apprendras avec le temps, répondit Mérindol sur un ton égal, qu'il est parfois intéressant de ne pas être vu et que c'est toujours un avantage certain d'en savoir un peu plus que l'on ne le devrait. Cela dit, ces couloirs ne sont pas un espace de jeu et, dans un premier temps, je ne veux pas que tu t'y promènes seul. Pas tant que tu ne seras pas capable de t'orienter.

Il s'arrêta alors pour s'assurer que j'avais bien compris.

– C'est clair ?

– C'est bon. J'ai compris. Mais, c'est si vaste que cela ?

– Tu pourrais y tourner en rond pendant des heures. Certains de ces passages quittent même cet édifice pour rejoindre un réseau beaucoup plus vaste. C'est pourquoi je ne veux pas que tu t'y perdes. Tu ressortiras forcément à un moment ou à un autre. Mais, je ne tiens pas à te voir réapparaître sortant de nulle part alors que l'on t'aura cherché partout. Tu aurais du mal à expliquer ce que tu as fait et surtout où tu étais. Il est primordial que ces réseaux restent secrets.

– Je comprends, ajoutai-je pour montrer ma bonne volonté.

– Bien, consentit alors Mérindol, visiblement satisfait.

– Où allons-nous ?

– À la salle du conseil.

– Mais, c'est au palais !

– Des nouvelles importantes sont arrivées dans la soirée. Une réunion doit avoir lieu. Je veux que tu y assistes.

– Mais..., objectai-je de nouveau. Je n'ai pas le droit.

– Oui, et si l'on venait à découvrir que tu as espionné l'Empereur, tu serais condamné à mort, ajouta Mérindol sur un ton désinvolte.

– Génial...

– Je ne fais pas cela pour le plaisir de te faire prendre des risques, mais les nouvelles qui arrivent te concernent.

– Moi ? m'exclamai-je sans pouvoir rien ajouter tant ma surprise était grande.

– Des ennemis puissants sont après toi. Il n'y a rien d'étonnant que l'Empereur lui-même ait pu finir par apprendre quelque chose. Je peux même te dire que ta personne ne lui est pas étrangère et qu'il suit l'affaire de très près.

L'Empereur... Cette dernière précision ne m'enthousiasmait guère et j'avançai avec une boule au ventre, angoisse trop coutumière depuis mon départ des Hauts-Versants où j'avais perdu si tragiquement les êtres les plus chers de mon enfance. Je ne disais plus rien et, soit qu'il eût senti la tension qui m'habitait ou

qu'il fût pressé d'atteindre sa destination, Mérindol se contenta également d'avancer en silence.

– Nous y sommes, finit-il par dire après une marche longue et monotone où nous avions traversé un nombre incalculable de passages, descendu et monté infinité de marches. Maintenant, ajouta-t-il dans un souffle, plus un mot.

Sur le mur qui nous faisait face, Mérindol venait de déplacer une fine plaque qui laissa apparaître un interstice de lumière sur lequel j'avançai. J'avais le cœur qui battait très vite : la peur d'être pris sans doute, mais plus encore l'excitation d'être soudain le témoin secret d'une scène rare pour le commun des mortels.

Captivé par la scène, je ne pouvais détacher mes yeux de l'Empereur que je n'avais jamais vu de si près. Il se dégageait de lui cette assurance que seules la naissance et la certitude du pouvoir pouvaient conférer, mélange de hauteur sans dédain et de force naturelle. L'intensité de son regard, ses épaules larges et sa haute stature renforçaient ce sentiment de puissance.

Face à lui, un messager faisait son rapport :

– Je reviens d'Astirie, Majesté.

– Quelles nouvelles nous viennent des plaines ?

– Mauvaises, je le crains.

– Tu n'es malheureusement pas le premier ce soir, répondit l'Empereur en soupirant, mais parle sans crainte, nous t'écoutons.

Ce « nous » n'était pas seulement un « nous » de majesté. Il faisait allusion aux douze conseillers qui entouraient de part et d'autre l'Empereur. Chacun représentait l'ensemble des douze duchés des trois cités et symbolisait la concorde politique qui unissait les

royaumes de Kthysas dont l'Empereur était le premier représentant et l'unificateur. Encouragé par celui-ci, le messager poursuivit son compte-rendu.

– Lors de mon dernier rapport, j'avais évoqué une augmentation des brigandages. Ce n'étaient que vols de grand chemin, des routes moins sûres, mais les choses se sont aggravées depuis. Ils ont commencé par s'en prendre à des fermes isolées, puis ce sont des villages entiers qui ont été attaqués et décimés.

– Quand vous dites « ils », vous avez une idée de qui il s'agit ? interrompit l'un des conseillers.

– Non, Monseigneur. Mais ce ne sont pas de simples voleurs. Ils sont puissamment armés et les rares témoignages que nous avons des survivants nous laissent à penser que nous avons affaire à des hommes bien entraînés et extrêmement disciplinés.

– Leur nombre ? demanda l'Empereur.

– Une armée, majesté.

– Des villages entiers, répéta-t-il à voix haute, mais comme pour lui-même. Une armée de mercenaires... Combien de fois sommes-nous partis à sa recherche ? Seuls les cadavres et les décombres fumants sont là pour attester qu'il ne s'agit pas de contes pour bonnes femmes, mais cette fichue armée reste insaisissable !

– Les nouvelles circulent, poursuivit le messager. La peur gagne de plus en plus les esprits et certains commencent à gronder que le pouvoir est impuissant.

– Foutaise ! explosa l'Empereur, qui ne parvenait plus à contenir sa frustration. Ont-ils oublié le prix que nous avons payé pour toutes ces années de paix et combien la terreur était partout durant le règne terrible de mon père ?

– On ne peut reprocher au peuple de vivre dans le présent et de craindre l'avenir, tenta d'adoucir le conseiller du duché d'Astirie.

– Ingratitude et caprice d'enfant gâté, lâcha l'Empereur visiblement agacé. Je me désole de voir combien la mémoire de ce que nous sommes a si peu de poids.

– Majesté..., tenta un autre conseiller des duchés de Beynos...

D'un geste, celui-ci l'arrêta.

– Je sais, confirma l'Empereur en soupirant. Il serait hasardeux de laisser ainsi la peur s'étendre dans les esprits. J'imagine aisément que c'est exactement ce que nos ennemis recherchent.

– Il y a aussi...

Le messager hésitait visiblement à poursuivre et se tordait les mains de nervosité.

– Eh bien ! Poursuivez ! s'impatienta l'Empereur...

– C'est que... Dans chaque village dévasté, nous avons trouvé le même message adressé aux survivants.

– Et que disait ce message ?

– Il... J'en ai apporté un exemplaire. Je peux vous le remettre.

– Lisez-le...

– Le lire ? répéta le messager. Mais, je...

– Un problème ? demanda l'Empereur en constatant l'embarras du messager.

– C'est que... Je pensais que la teneur de ce message vous aurez été remis... Le messager ne termina pas sa phrase et jeta un coup d'œil furtif à l'assemblée, dont chaque regard était tourné vers lui. Majesté, reprit-il, nous sommes dans une assemblée

publique, peut-être une lecture silencieuse serait plus convenable.

— Il n'en sera rien, trancha l'Empereur.
Poursuivez.

Le messager s'inclina en guise de soumission et sortit un parchemin. Il déplia la feuille et se racla la gorge avant d'en révéler le contenu d'une voix peu assurée et tremblante :

Général plénipotentiaire des Mondes libres, je revendique le droit de combattre tous les ennemis qui ont fait de Kthysas une prison. Je déclare une guerre sans merci à ce régime corrompu qui a souillé la démarche originelle des Anciens, conduisant Kthysas à son déclin loin des idéaux des Grands bâtisseurs.

L'Empereur et le Grand Conseil qui le soutient ont les moyens de rouvrir les puits d'Izenkhar. Que chacun soit témoin de l'étroitesse d'esprit de ceux qui nous gouvernent. Nous sommes un peuple de conquérants. Nous avons été des dieux, créateurs d'Univers. Il est grand temps de nous élever contre la paresse de l'Empereur et de réclamer notre héritage.

Ceux qui aujourd'hui rejoignent mes rangs seront demain des chevaucheurs de mondes. Pour les autres, nous leur réservons un châtiment à la hauteur de notre juste colère : le sang et les larmes.

Rejoignez-nous. Accomplissez votre destinée et Kthysas retrouvera la puissance et toute la splendeur de sa fonction originelle, matrice des mondes, grande créatrice et régulatrice de l'univers.

Le message est chaque fois signé du nom d'Arès..., acheva le messager qui n'en menait pas large d'avoir ainsi proféré de telles paroles au cœur de la cour et devant l'Empereur en personne.

Passé l'instant de stupeur général qui avait laissé planer un silence de mort, le conseiller du duché de Gardelon de la cité d'Histandine laissa exploser sa colère :

- Ce torchon abject est un poison terrible !
- Il faut traquer ce chien, lança une voix...
- Lever une armée, reprit une autre...

Puis, d'un coup, comme libéré d'un puissant tabou, chacun prit la parole. C'était un brouhaha innommable où des bribes de phrases, éclats de mots jaillissants, forçaient la multitude sans que rien ne puisse plus être compris, sinon que la peur était dans tous les cœurs. Au milieu de cette marée tumultueuse, l'Empereur restait stoïque. Son visage ne laissait rien paraître et il semblait même comme absorbé par une réflexion au-delà du commun quand il finit par lever des yeux étonnés sur les désordres de sa cour. Il se leva alors de son trône et domina de toute sa puissante et haute stature l'assemblée, qui se tut d'un coup.

— Mérindol n'est-il donc jamais là quand on a besoin de lui ? demanda alors l'Empereur.

Personne n'osa répondre...

À ces mots, caché dans l'étroit couloir qui m'avait permis d'observer la scène, je ne pus m'empêcher de tourner la tête en direction de Mérindol, qui en profita pour se pencher vers moi :

— Je crois que je vais devoir te laisser seul, me murmura-t-il à l'oreille. Reste tranquille et surtout, pas d'imprudence, ajouta-t-il en me faisant un clin d'œil. Puis, je le vis disparaître à l'angle du passage secret où nous nous trouvions. À peine deux minutes plus tard, une rumeur se fit dans la salle du conseil. Je m'étais naïvement préparé à ce que mon oncle, tout Pèlerin qu'il était, se confondre en mille excuses et courbettes serviles devant l'Empereur. Quelle ne fut pas ma surprise quand il fit son entrée ! On eut dit un Prince. Tous s'écartèrent en se courbant largement et Mérindol s'avança vers l'Empereur d'un pas décidé, n'inclinant que très légèrement la tête en guise de salut devant l'autorité supérieure.

— Ah ! Enfin..., fit l'Empereur qui ne se souciait visiblement pas de cette déférence minimaliste et fort peu protocolaire. Si sa voix trahissait de l'impatience, il ne pouvait échapper à personne que ce dernier accueillait Mérindol avec soulagement. C'est alors que je pris conscience de l'importance du rang qu'occupait mon oncle, second après l'Empereur, Grand Commandeur et Maître suprême dans l'Ordre des Pèlerins, homme infiniment respecté et craint, quand celui-ci se tourna vers l'assemblée :

— Sortez, ordonna-t-il simplement.

Ce n'était pas un ordre banal. De son propre chef et devant l'Empereur, Mérindol venait de congédier la cour entière, ainsi que les conseillers des duchés des trois cités réunies. Rien que ça !

— Merci, dit l'Empereur à Mérindol une fois que ces derniers se retrouvèrent seuls.

— La solitude est un luxe que vous ne pouvez guère vous permettre, mais il est parfois nécessaire d'éloigner le bruit pour pouvoir y voir clair.

— Si seulement cela pouvait suffire.

Mérindol fit mine de ne pas relever cette remarque désabusée qui semblait si déplacée venant d'un monarque dont tout le monde s'accordait à vanter la force.

— Dolhrane a raison, reprit l'Empereur. Les mots d'Arès ne sont pas seulement provocateurs. Il s'agit d'un poison terrible qui va frapper les imaginations. Il va insinuer le doute et la tentation si profondément que nous ne tarderons pas à avoir des révoltes, voire pire...

— Des renégats, confirma Mérindol comme s'il avait lu dans les pensées de l'Empereur ses pires craintes.

— Oui, des renégats, répéta l'Empereur. La nostalgie des anciens cultes... Le goût du pouvoir et tous les fantasmes qui vont avec. Je ne sais pas ce que les gens espèrent, mais si Arès parvient à les rallier à sa cause, ce n'est pas seulement l'empire qui vacillera. Tout ce que les Anciens ont cherché à protéger se retrouvera en grand péril.

— Que comptez-vous faire ?

— Que me conseilles-tu ?

— J'ai amené avec moi le garçon dont je vous ai parlé.

— Bien. Fais-le entrer.

À ces mots, Mérindol tourna les yeux exactement dans la direction du trou par lequel je les espionnais et je reculai brutalement comme saisi d'effroi. Mon cœur

battait à tout rompre et je n'étais guère remis quand Mérindol me rejoignit à l'intérieur du passage secret.

– Je crois qu'il est temps de faire tes présentations, se contenta-t-il de dire.

– Mais, je n'ai pas le droit d'être là..., murmurai-je effrayé.

– Calme-toi. Tu es trop important pour devoir mourir tout de suite. L'Empereur était au courant de ta présence et c'est à sa demande que je t'ai amené ici.

– Vous auriez quand même pu m'en parler ! m'exclamai-je scandalisé.

– Pour que tu t'évanouisses ? répliqua-t-il sur un ton amusé. Trop peu pour moi. Je n'avais pas envie de te porter sur mon dos jusqu'ici.

– Je sens, lâchai-je plein de dépit, que je vais passer mon temps à vous détester si vous n'arrêtez pas de vous jouer de moi.

– Ah ! Ah ! Ah !

– Parce que cela vous fait rire ?

– Oui, dans la mesure où je vais passer une bonne partie de mon temps à m'inquiéter pour toi, j'imagine que c'est dans l'Ordre des choses que tu me détestes.

Je n'eus pas le temps de poursuivre notre dispute. Nous avions passé le panneau d'accès du passage secret qui se trouvait derrière une tenture et nous étions désormais devant le seuil de la salle du conseil. Je n'en menais pas large et j'avançai le souffle court, très impressionné d'être ainsi dans cette salle aux proportions spectaculaires. Devant moi, des colonnades s'élançaient sur un haut plafond à caissons ornés de peintures saisissantes sur les exploits des dynasties impériales les plus puissantes. Il y avait des héros

terribles. Des récits de victoires épiques et des mariages somptueux. Je respirai profondément pour me donner la force de continuer et je finis par m'engager plus avant en direction du trône que je ne parvenais pas à quitter des yeux, et de l'homme surtout, le plus puissant de Kthysas qui me regardait approcher. Sa Majesté infinie concentrat et épuisait à la fois toutes mes forces.

Arrivé au pied des marches du trône, je pliai un genou et baissai les yeux, incapable d'aucune initiative, incapable surtout de prononcer le moindre mot. J'étais conscient que la bienséance aurait dû me conduire à saluer. Mais comment saluait-on un Empereur ? Quelle formule employer pour ne pas paraître grossier, ou même insultant ? Maudite galère ! Mérindol aurait pu me prévenir, au moins préparer mon entrée et m'initier aux règles du protocole. Tétanisé, j'avais préféré le silence. À genou, regard baissé, c'était ma manière d'observer une soumission complète. À ce stade, j'avais le sentiment d'être une poussière au milieu de géants. Mon insignifiance était palpable et je me faisais l'impression d'être un condamné attendant son exécution.

– Il est toujours aussi bavard ? demanda l'Empereur à Mérindol, le sourire aux lèvres.

– Connaissant l'individu, je pense que vous pouvez vous en flatter. Mais tout Empereur que vous êtes, ne vous bercez pas d'illusions, je crains que la stupeur ne soit que passagère.

– Le silence est l'apanage des sages...

– Mais comme vous le savez, la jeunesse est plutôt portée par l'insouciance...

– Hum... Nous verrons.

À ces mots, l'Empereur descendit les quelques marches qui le mettaient aussi violemment au-dessus des mortels et se pencha pour poser sa main sur mon épaule.

– Relève-toi, mon garçon.

J'obéis sans hésiter, presque porté par cette main bienveillante dont je sentais la pression chaleureuse à travers le tissu de ma chemise. Je levai brièvement les yeux. L'Empereur plongea son regard dans le mien, regard intense et indescriptible. Je n'y résistai pas et rebaisai les yeux dans l'attente de sa volonté. Le silence s'éternisait.

– Difficile d'imaginer autant de puissance dans aussi peu d'assurance, finit par dire l'Empereur, exprimant ainsi ouvertement les doutes qu'il avait sur ma supposée importance. Pour ma part, je n'aurais pas demandé mieux que de me cacher dans un trou de souris et qu'enfin, oui, il soit une bonne fois pour toutes considéré qu'il y avait erreur, que j'étais un jeune homme tout à fait normal et insignifiant. Malheureusement, Mérindol ne l'entendait pas de cette oreille :

– N'oubliez pas que le disque de la prophétie s'est réveillé.

– Éteint depuis trois mille ans, le disque de lumière, murmura l'Empereur pour lui-même visiblement profondément troublé.

Depuis l'enfance, il avait entendu la prophétie du disque. Ce gardien de l'obscur et annonciateur

d'événements terribles tenait lieu de légende, transmise de prince à prince, d'Empereur à Empereur. Il l'avait bien évidemment intégré comme bon nombre de ses prédécesseurs, mais c'était pour lui au mieux une tradition protocolaire en hommage aux Anciens, au pire, et sans qu'il ne l'ait jamais avoué, une simple mise en scène folklorique du pouvoir. Pragmatique, l'Empereur n'avait jamais vraiment cru au conte sur ces mises en garde de l'Ancien temps et, à plus forte raison, que ces dernières le concerneraient lui plus que tout autre. Déstabilisé, il sentait le sol de ses certitudes se dérober sous lui et l'angoisse qu'il sentait sournoisement lui serrer le ventre lui indiquait trop bien que son propre destin et l'histoire basculaient dans l'inconnu...

– Et tu crois, reprit l'Empereur comme cherchant à se réveiller, qu'il s'agit de ce garçon ?

– Je ne le crois pas, non. J'en suis certain.

– Bien. Dans ce cas, suis-moi mon garçon. Si tu es bien celui que Mérindol prétend, nous serons très vite fixés.

Résigné à être le jouet d'une destinée dont j'ignorais tout, je suivis en silence les deux personnes les plus puissantes de Kthysas. Pourtant, en moi, je pestais. Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire de disque ? Et puis, fixé sur quoi ? Fixé comment ? Est-ce que c'était quelque chose de dangereux ? Douloureux peut-être ? Je n'en menais pas large et, surtout, j'en avais plus qu'assez d'être mené par le bout du nez sans jamais rien savoir. Marre d'être le joujou des autres. Marre d'avoir à subir des tests comme un vulgaire cobaye. Marre ! Marre ! Marre ! Hélas, mes

vociférations tumultueuses ne dépassaient pas le masque de mon visage impassible.

Nous nous approchâmes rapidement d'une entrée qui se trouvait contiguë à la salle des conseils. Deux soldats en gardaient le seuil et s'effacèrent pour nous laisser entrer. Il s'agissait d'une salle beaucoup plus modeste. Elle était étonnamment vide, excepté un autel sur lequel reposait un disque d'or posé à la verticale sur un support de pierre. Je n'avais jamais entendu parler de ce disque de lumière, mais je sus dès que je le vis que nous étions liés.

- *Palissandre...*
- *Je le sens aussi.*
- *Qu'est-ce que c'est ?*
- *Aucune idée, mais c'est puissant. Très puissant même.*

Aussi incroyable que cela pût paraître, j'avais le sentiment que le disque était vivant. Sans doute la pulsation de la lumière pâle qui se dégageait de lui contribuait pour beaucoup à cette impression. Et le disque continuait de pulser. Il pulsait... C'était comme un cœur et je pressentais même que ce ne pouvait être que cela. Je ne pouvais l'ignorer. Je sentais même que la pulsation lumineuse de ce disque battait au plus profond de moi au rythme de mon propre cœur. Il battait vite, très vite même. Comme pour le vérifier, je fermai alors instinctivement les yeux, respirai plusieurs fois profondément. Calme-toi... Tu dois reprendre le contrôle. Peu à peu, et seulement après quelques respirations profondes et mesurées, je parvins à ralentir mon rythme cardiaque. C'était mieux. Je rouvris les yeux. Le disque était toujours là, mais sa pulsation

avait ralenti. Cela ne faisait plus aucun doute. Je voyais battre mon cœur à travers les pulsations du disque...

– Il s'est calmé devant ta présence, murmura l'Empereur, surpris.

Cette remarque me fit sourire. J'étais visiblement le seul à comprendre la nature de l'objet.

– Le porteur seul réveillera la lumière, poursuivit-il. Approche mon garçon.

Je répugnais toutefois à obéir.

– On ne réveille pas ce qui est déjà éveillé, dis-je pour gagner un peu de temps.

– Nous devons en avoir le cœur net, insista-t-il. Puis, d'un signe, il m'encouragea à avancer.

Je n'avais aucune idée de ce qui allait se passer. La tension de l'instant avait de nouveau fait remonter mon rythme cardiaque et le disque battait lui aussi en symbiose de plus en plus rapidement. C'était un effet miroir déroutant. Plus j'avancais, plus j'avais peur, et il me semblait malgré tout que plus je m'approchais, plus le disque était lui aussi effrayé. J'étais maintenant tout contre l'autel. Je tendis alors la main. Je n'aimais pas cette idée. Qui aurait ainsi aimé se saisir de son propre cœur, tout palpitant ? Je retins ma respiration, puis nerveusement, je resserrai les doigts pour le saisir. Quelle ne fut pas ma déception à son contact !

– Voilà, dis-je en me retournant vers l'Empereur. Il s'est éteint. Je suis désolé.

– C'est tout ce que tu sais faire ? me répondit-il sur un ton frustré.

– Je ne sais pas, répondis-je gêné. Qu'attendez-vous de moi ? Que... Que suis-je censé faire ?

Ma question et mes hésitations semblèrent l'agacer, car il eut alors un haussement d'épaules nerveux.

– À te voir, je me dis qu'il est peut-être illusoire d'espérer quoi que ce soit.

À ces mots, mes mâchoires se contractèrent malgré moi et je sentis la colère m'envahir. C'était trop fort ! Était-ce ma faute si tout le monde s'obstinait à vouloir me faire passer des tests pour confirmer Dieu sait quoi ? Je n'avais rien demandé et il faudrait en plus que je supporte cette façon méprisante de me regarder ! Monarque ou pas, c'était tout simplement plus que je ne pouvais supporter...

– Peu importe qui je suis, déclarai-je alors, sur un ton un peu trop virulent pour être respectueux. Peu importe d'où je viens. Et... Peu importe ce que vous pensez de moi ou de ce que je suis capable de faire ou non. Cette dernière phrase, j'avais hésité avant de la jeter à la figure de l'Empereur, mais j'étais trop excédé pour me préoccuper des conséquences de mes paroles. Je fixai l'Empereur droit dans les yeux et poursuivis : je me moque pas mal de ce que vous pouvez penser de moi, répétais-je avec aplomb. Je crois même que ça n'a aucune espèce d'importance, parce que je n'ai pas le choix. Pas plus que vous d'ailleurs. Je ne suis visiblement pas la personne que vous attendiez, je ne suis pas ce héros sublime que vous auriez aimé accueillir, mais si vous voulez vous en prendre à quelqu'un, adressez-vous à je ne sais qui, au destin peut-être, qui depuis trois mille ans s'évertue à nous réunir. Croyez bien que je ne sais pas à qui je dois d'être là. J'ai perdu jusqu'à la certitude de mon identité

et je ne sais plus rien sinon une chose : je me dois de faire face. Alors, quand je vous demande ce que vous attendez de moi, ne vous abusez pas à ne voir en moi que le jeune homme qui se trouve effectivement devant vous. Voyez tout le poids de ce qu'un Empereur doit attendre du messager des messagers. Je répète donc ma question : qu'attendez-vous du Fils des Lumières ?

L'Empereur se tourna alors lentement vers Mérindol...

– Finalement, j'ai peut-être jugé un peu vite.

Mérindol s'inclina, satisfait.

3

ARRACHEMENT

La vision de l'aube est un silence de l'âme qui suspend le temps à cette évidence ténue que bien des choses pourraient être différentes. Mais, toujours, le vacarme assourdisant du monde et le bruit des hommes recouvrent l'espoir né de cette émotion.

Miroum Mouadi, La Voie de la sagesse

Enfin, pensai-je en m'écroulant lourdement sur mon lit. Durant le trajet du retour où pourtant Mérindol avait été à mes côtés, je n'avais rien dit. Trop de fatigue. Ras-le-bol assumé. Je me souviens que mon oncle avait tenté de me parler alors que j'entrai dans ma chambre. Je lui avais fait un signe indistinct. Le message ne m'avait pas atteint. Déjà oublié. Peu importe. Je n'avais qu'une obsession : dormir...

Sur le sol, en vrac, j'avais quitté mes chaussures, mes vêtements. Je m'étais ensuite plongé sous les couvertures comme on part au combat. Rien,

absolument rien ne devait plus me dévier de ma volonté de profiter du reste infime de nuit qu'il me restait et je m'y précipitai presque avec sauvagerie. Fichue nuit, maugréai-je malgré tout à voix haute. Puis, comme si ma voix avait eu quelques pouvoirs curieux, je sentis physiquement le poids du silence qui m'entourait. Le silence... Je tournai par réflexe sur moi-même. Première tentative pour retrouver la position du dormeur bienheureux. J'attrapai mon oreiller d'un bras, je tentai de m'y enfouir, premier soupir. Malgré tout, malgré l'épuisement, mon esprit était encore suspendu à la réponse que l'Empereur m'avait faite, bourdon lacinant à l'intérieur duquel je rebondissais pris au piège. *Puisque tu as su si bien solliciter ton Empereur en tant que Fils des Lumières, messager des messagers, voici ma réponse : j'attends de toi que tu me serves. Que tu sois le protecteur de la Loi. Que, sous ta protection et ta vigilance, rien ne soit retranché de l'Ordre tel qu'il nous a été légué par les Anciens...* L'Empereur n'avait pas fait dans la demi-mesure et, franchement, je l'avais bien cherché. Protecteur de la Loi, rien que ça ! La prochaine fois, je n'aurai qu'à me mordre la langue plutôt que de vouloir demander des éclaircissements. Deuxième soupir... Recroquevillé, je tournai de nouveau sur moi-même. J'étais épuisé, mais le sommeil semblait me narguer et j'avais beau lui courir après, il continuait de m'échapper. Me revinrent alors les mots de Marick, insidieuse et cruelle pensée : *bonne nuit...* D'autant loin, je pouvais encore goûter la chaleur de ses lèvres. Jusqu'à l'odeur de sa peau presque réelle. Troisième soupir.

- Palissandre, tu es là ?
- Je ne suis jamais loin.

– *Si tu pouvais d'un coup de décharge électrique m'assommer, cela m'arrangerait.*

Je n'avais pas sitôt émis cette pensée que je reçus une décharge inimaginable qui me projeta hors du lit, cul par-dessus tête, les cheveux encore dressés sur la tête d'avoir été ainsi électrocuté.

– Mais tu es complètement malade ! hurlai-je à voix haute.

– *Je ne comprends pas. C'est bien ce que tu m'as demandé, non ?* sembla-t-elle me reprocher, tandis que, dans un crépitement joyeux, elle allumait les bougies dont les reflets moqueurs semblaient danser et rire au spectacle désolant de mes attitudes grotesques.

– Palissandre ! Regarde dans l'état où tu m'as mis.

– *À ta demande,* répéta-t-elle sur un air buté.

– Mais, enfin, c'était juste une façon de parler. Parce que je n'arrivais pas à m'endormir et que...

Je n'achevai pas ma phrase, sinon par un soupir résigné. À quoi bon ? Je n'avais que ce que je méritais. Une fois de plus, se taire. Même en pensée. Pourquoi sinon reprocher aux autres de satisfaire mes propres demandes...

– *Ça va ?* s'inquiéta Palissandre.

– Super, bougonnai-je à voix haute. Vraiment au poil. Enfin, pour ce qu'il en reste, ajoutai-je en contemplant mon avant-bras quelque peu roussi.

Je sentis alors le picotement si caractéristique de sa présence sur mon avant-bras cramoisi. Puis, dans une gerbe qui me fit malgré tout sursauter, Palissandre apparut, me laissant comme au premier jour subjugué par l'incroyable spectacle de sa présence. Elle décolla

et vint d'un bond fulgurant se mettre à hauteur de mon visage. Excepté le battement vertigineux de ses ailes, son vol était extraordinaire d'immobilité. Elle était là, sous mes yeux. Malgré tout, malgré l'habitude de sa présence, je restai intimidé. Pas facile de jouer les blasés. J'avais devant moi une luciole de l'Esprit, une Tylkhilina, assurément l'être vivant le plus évolué et le plus majestueux.

— *Avec de telles pensées, tu vas me faire rougir,* s'esclaffa Palissandre en virevoltant partout dans la chambre à une vitesse hallucinante. Virages serrés et demi-tours inattendus, ellipse majestueuse, elle laissait partout après elle une gerbe d'étincelles multicolores, enchantement puissant pour l'âme où se confondaient dans l'infini des couleurs et des arcs électriques les plus bouleversantes émotions humaines. Elle finit par se reposer sur mon avant-bras :

— Fatigué ? lui demandai-je.

— Tu veux rire ! Même pas essoufflée.

— Merci, lui répondis-je alors, reconnaissant. Ça fait un bien fou de te voir.

— Tu sais pourtant que je suis toujours avec toi.

— Je sens ta présence, c'est vrai. Mais, la plupart du temps, tu restes invisible. Et il faut reconnaître que pouvoir te voir, c'est un tel réconfort ! Quand tu voles sous mes yeux, j'ai l'impression que la lumière devient vivante.

— Cette fichue lumière, précisa-t-elle en riant de bon cœur.

— Oui... Tu crois que c'est à cause de toi que l'on m'appelle le Fils des Lumières ?

— Le messager des messagers, répéta-t-elle en imitant la voix de l'Empereur.

— *S'il te plaît...*

D'un bond étincelant, elle prit son envol et se posa sur le lit. Puis, presque simultanément, elle se métamorphosa et prit l'apparence de la déesse de la forêt. J'étais de nouveau devant Palissandre, la véritable. Palissandre la quasi-déesse. Je rougis malgré tout. Je savais que je n'avais devant moi qu'une projection, une illusion créée par la luciole de l'Esprit, mais c'était plus fort que moi. Difficile de rester insensible à cette beauté au-delà de toute humanité, son visage si parfaitement dessiné, son regard si doux qu'il en devenait presque douloureux à contempler.

— Tu... Tu sais que si Marick te voit comme ça, je vais me faire tuer, bredouillai-je à voix haute.

— Tu n'as qu'à vérifier que ta chambre est bien fermée à clef, me susurra-t-elle alors de façon équivoque en s'allongeant sur le lit. Concentrant toutes mes forces pour ne pas rentrer dans son jeu, je changeai de sujet...

— Pourquoi t'es-tu métamorphosée en Palissandre ?

— Tu m'as posé une question.

À ces mots, je pris quelques secondes pour réfléchir. Aussi déroutante qu'elle puisse être, j'avais en effet appris à reconnaître que la luciole de l'Esprit ne faisait jamais rien au hasard.

— Tu veux dire qu'une force m'a poussé dans cette forêt et que Palissandre m'a fait don de ce qui, parmi les hommes de ce monde, allait me rendre si différent ?

— Une force, oui, reprit Palissandre, songeuse. Je ne sais ce qu'elle est, ni pour quelle raison elle nous a

réunis. Mais ce que je sais, Arkan, c'est qu'elle nous a liés à jamais. Tu es bien ce Fils des Lumières.

– Tu dis cela comme si cette évidence devait me rassurer.

– Je dis cela parce que, dans la vie des hommes, une évidence est bien souvent chèrement acquise.

– L'Empereur m'a donné le disque... Je comprends l'épée que j'ai reçue du Roi des Brumes, parce que sans doute je devrai combattre. Mais pourquoi ne m'a-t-il rien dit sur ce disque ?

– Il était écrit que seul le messager des messagers sera capable d'éteindre le disque qui annonce sa venue. Les pulsations ont commencé à battre le soir où le Roi des Brumes t'a remis l'épée de brume. En te la remettant, le cycle d'attente s'est achevé. Au moment même où tu as serré la garde de cette épée, l'Empereur en a été averti.

– Ce disque était donc une sorte de signal ?

– Oui. Et il était aussi pour lui le seul moyen de reconnaître le messager. Seul le messager est capable d'éteindre les pulsations en le tenant entre ses mains.

– Il aurait quand même pu me le dire, m'écriai-je, furieux. J'ai cru que j'avais fait une bêtise quand le disque s'est éteint !

– Il avait uniquement la confirmation de ce qu'il attendait. Le reste t'appartient. Il n'a pas à se substituer à ta place.

Palissandre poussa mes vêtements du pied. Le disque se trouvait à terre. Il paraissait insignifiant ainsi mêlé parmi mes affaires froissées. Je revoyais la scène avec l'Empereur. Ce dernier m'avait dit que je pouvais l'emmener, que désormais il était mien. C'était un

disque de lancée. Un garde m'avait offert une ceinture pour que je puisse le porter à la taille. La belle affaire ! Je ne savais même pas comment m'en servir...

– Il brille de nouveau, remarquai-je.

– Oui, chaque fois qu'il n'est pas physiquement en ton contact, la pulsation lumineuse réapparaît.

– Au rythme de mon cœur.

– Et d'aucun autre.

– Palissandre...

– Oui, Arkan.

– Je... Il y a tout de même quelque chose que je ne comprends pas. Tout le monde n'arrête pas de parler du messager. C'est bien beau, mais qu'est-ce que je suis censé annoncer ?

– La fin d'un monde.

Sous le choc de ces quelques mots, je la regardai, ahuri. Ses yeux, la gravité de son visage, rien en elle ne venait contredire cette terrible révélation.

– Ce n'est pas sérieux, rétorquai-je malgré tout. La fin de... C'est... Non, je... Tu te rends compte de ce que tu dis ? Des gens que j'aimais sont morts. J'ai traversé la moitié de Beynos à cheval. Et pourquoi ? J'attendais des certitudes, tu le sais. Ou au moins quelques réponses, une vérité après laquelle me raccrocher. Je veux bien imaginer qu'un destin supérieur a guidé mes pas... Que des forces qui me dépassent me poussent pour combattre. Mais, ce que tu dis là, ça n'a pas de sens. L'Empereur m'a ordonné de le protéger, de protéger la Loi et l'Ordre que les Anciens nous ont laissés, et je devrais annoncer dieu seul sait quelle fin ? Est-ce qu'il est au courant ?

– C'est pour cela qu'il n'a rien dit.

– Je ne comprends pas, rétorquai-je alors, frustré de réaliser que les mots soudain pouvaient ne plus avoir de clarté, ou alors que cette dernière m'était inaccessible.

– Mets-toi à sa place, m'expliqua Palissandre avec patience. Le messager des messagers... Le porteur de mort... Tous l'ont redouté. Pas un Empereur n'a régné sans la crainte de connaître ce jour funeste. Il ne t'a rien dit parce qu'il a tout simplement peur de découvrir ce que tu as à lui apprendre de lui.

– Il m'a pourtant demandé de le protéger.

– Simple formule pour se rassurer. Mais, ce que tu as à faire n'est de toute façon pas en son pouvoir. Il peut vouloir que tu le protèges. Il n'en reste pas moins que le monde tel qu'il est arrive à son terme et il est probable que celui de l'Empereur s'achèvera avec lui. Tu ne peux effacer ce qui a été dit. La prophétie a annoncé ta venue. Tu es celui par qui viendra la fin d'un monde.

– C'est ridicule. Je ne veux pas y croire. Tout cela, franchement, c'est trop difficile. Et puis, il y a peut-être eu des erreurs. De mauvaises interprétations ont pu être commises. Enfin, Palissandre, comprends-moi... Je ne vais quand même pas arriver comme ça et dire tout d'un coup, fin de partie, tout est fini. C'est de la folie !

– La vraie folie est de vouloir refuser l'évidence quand elle se présente à soi. La vraie folie est de vouloir ignorer le pas qui te pousse à chaque instant un peu plus loin. Chaque pas qui avance est un pas vers la lumière. Tu ne peux l'ignorer, à moins...

– À moins ? répétaï-je pour inciter Palissandre à poursuivre malgré son hésitation.

– À moins de t'arrêter.

– M'arrêter ?

– Oui, tu peux décider de fermer les yeux et de devenir fou.

– Génial.

– Alors, ne méprise pas la lumière qui vient à toi. Elle est ton guide.

– J'ai peur, Palissandre.

– Ne t'inquiète pas. L'inconnu est un monde qui fait toujours peur. Au début, Arkan. Seulement au début.

– Je l'espère.

*

Quelqu'un frappe au loin. Une fois. Je n'ai presque pas entendu. Est-ce un rêve ? Les coups redoublent. Je ne veux pas entendre. Qu'on me laisse tranquille.

– Oh ! C'est pas vrai. Tu vas te réveiller, oui ou non ? Arkan !

– Hummmmm. C'qui y'a ? grommelai-je en écrasant mon oreiller sur ma tête.

– Arkan, ouvre !

– J'suis pas là !

Gutz éclata de rire en m'entendant.

– Allez, quoi !

Gutz tambourina de nouveau sur la porte. Résigné, je me frottai les yeux en soupirant. Je savais de toute façon que ma résistance était vaine. Gutz ne lâchait jamais. Je traînai donc ma carcasse endormie jusqu'à la porte que je déverrouillai. Gutz en profita pour

s'engouffrer dans la brèche et je ne manquai pas de lui envoyer mon oreiller à la figure.

— Barbare, conclus-je, ce qui n'entama en rien sa bonne humeur, bien au contraire.

— Tu as fait des folies avec ton corps ou quoi ? fit-il en voyant ma tête de déterré.

— Très drôle.

— Tu sais, la nuit c'est fait pour dormir, continua-t-il, imperturbable.

— Oui, eh bien tu iras le raconter à mon oncle.

— Mérindol ? s'exclama Gutz, surpris. J'ai dû louper un épisode.

Tout en me rhabillant, je passai les minutes suivantes à mettre au courant Gutz de tous les événements de la nuit.

— Mince, alors. Tu imagines si Marick t'avait laissé entrer dans sa chambre. Mérindol t'aurait cherché partout. Imagine la tête du câlin avec le vieux qui déboule sans crier gare.

Vu sous cet angle, la perspective n'avait effectivement rien de réjouissant, mais Gutz était impayable :

— Gutz...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je te parle d'une prophétie où je suis censé annoncer la fin du monde et toi, tout ce que tu trouves à dire c'est que j'ai eu du bol de ne pas m'être fait pincer dans la chambre de Marick.

Cette remarque me valut un haussement d'épaules désinvolte de mon ami :

— La prophétie qui a annoncé ta venue a été faite il y a trois mille ans. Et toi, tu t'inquiètes parce que tu es

censé annoncer la fin du monde. Franchement, tu veux mon avis ? Si tu es vraiment celui qu'ils prétendent, arrange-toi seulement pour prolonger les choses le plus longtemps possible. Tu vas à la cour, tu agites dramatiquement les bras et tu fronces les sourcils. Ensuite, tu fais la grosse voix : *J'ai un messaaaage. La fin du monde aura lieu dans... TROIS MILLE ANS...* Tu verras. Tout le monde sera soulagé et chacun retournera à sa petite vie.

— Tu exagères. Je ne peux quand même pas tromper les gens, alors que je ne sais même pas moi-même ce qui va se passer.

— Eh bien, c'est parfait ! Si tu n'as pas de message à délivrer, c'est encore mieux. Cela veut dire que tu n'es pas le messager qu'ils attendent. Pas de message. Pas de fin du monde. Point final.

— Tu simplifies.

— Et toi, tu vois toujours tout en noir.

— Hum... Tu as peut-être raison, finis-je par concéder.

— La bonne nouvelle, quand même, ce sont ces souterrains. On va pouvoir organiser nos petites virées sans se faire pincer.

— Mérindol a dit...

— Oui, oui... Je sais. Ce n'est pas bien. C'est interdit. Faites ce que je dis, pas ce que je fais, et blablabla. On sait tout ça. N'empêche qu'on le fera quand même. C'est cool.

Je soupirai. Je savais que je ne pourrais rien empêcher. L'enthousiasme et la volonté de Gutz pouvaient être inflexibles et je ne doutais pas que Marick abonderait dans son sens. Au fond, la chose était déjà entendue, nous irions dehors parce qu'au-delà

de nous-mêmes, l'envie de sortir serait plus forte que tout.

– On passe chercher Marick, lançai-je soudain.

– J'y suis déjà passé. Elle ne répond pas. Elle a sans doute déjà dû descendre aux cuisines. Tu la connais, plus matinale qu'elle, ça n'existe pas.

– En ce cas, allons la rejoindre, je meurs de faim.

– Ah ! Enfin une pensée raisonnable. Content de te retrouver.

– Au fait..., dis-je tandis que nous passions devant la porte de sa chambre.

– Quoi ?

– La prochaine fois que tu profites de t'être enfermé pour te moquer de moi, je défonce ta porte.

– Moi ? fit-il de sa mine angélique d'innocent outragé. Je ne vois pas du tout à quoi tu fais allusion.

– Qui feint de ne rien comprendre se fait toujours attraper.

– T'inquiète, me répondit-il en me faisant un clin d'œil.

– Je cours plus vite, ajoutai-je l'air de rien, tandis que nous descendions la coursive pour nous rendre aux cuisines.

– N'importe quoi !

Et c'est ainsi que nous entrâmes en nous chamaillant, rires et bousculades qui ne manquèrent pas de faire sourire les rares personnes attablées, ainsi que les personnels de service.

– Plus grand monde, fis-je remarquer à la responsable de salle, une fort grande dame d'un certain âge, et à l'embonpoint assez impressionnant.

– Dites donc, jeune homme. La moindre des politesses est d'saluer en entrant et non pas d'tournicoter comme un jeune chiot. En disant ces mots, elle avait énergiquement calé ses mains sur ses hanches, le sourcil froncé dans une attitude courroucée et revêche.

– Désolé, me repris-je, conscient de notre entrée quelque peu cavalière. Vous avez raison. Nous aurions dû vous saluer.

– Pas qu'un peu, ajouta-t-elle. Et je suis pas la seule ! fit-elle d'un coup de menton qui englobait toutes les personnes de la salle.

– Vous avez raison, ajouta Gutz. Devant l'éclat si resplendissant de votre délicate personne, je suis mortifié d'avoir à ce point manqué à tous les égards qui vous sont...

Paf ! Gutz venait de recevoir un torchon sur la figure.

– Gutz Galimafrée ! Ne gaspillez pas vos méninges à tournicoter des politesses sucrées qui servent de rien. Je connais tous les coups tordus dont vous êtes capable.

– Moi ? s'indigna-t-il, tandis que je ne pouvais m'empêcher de sourire.

– Taratata, confirma la bonne dame. La cuisine du château, tout le monde y mange, tout le monde y parle. Il suffit d'écouter. Et vous concernant, vot'reputation d'farceu et d'enjôleu sont plus à faire. Elles vous courrent toutes deux devant vous.

– Vous me voyez profondément meurtri d'une pareille injustice, répondit alors Gutz, dans une démonstration de peine excessive dont lui seul avait le secret.

– Oui, oui, fit-elle désinvolte, et pas du tout sensible aux effets de tragédie de mon ami. Vous concernant, blessure d'orgueil n'est pas mortelle. J'ai dans l'idée qu'vous arriverez à vous remettre droit tout seul.

– Et... Hum... Nous pouvons encore prendre un petit déjeuner ? demandai-je pour essayer de changer de sujet.

– Ben, à c't'heure, y a plus grand-chose à espérer. Mais, si vous êtes pas difficile, je peux toujours essayer d'vous trouver quelque chose.

– Ce serait gentil, merci.

Nous nous assîmes à une table en attendant d'être servis.

– Non, mais, tu as vu ? s'indigna Gutz.

– Une femme qui n'est sensible ni à ton talent ni à ton charme, j'en suis tout retourné.

– Une femme fruste, confirma Gutz.

– Sans éducation, ajoutai-je, en jouant le jeu.

– Exactement. Et je ne parle pas de cette façon si grossière de s'exprimer.

– Oui. Absolument aucune finesse. C'est vrai, comment a-t-elle pu ne pas voir que tu es la gravité incarnée, et que jamais sérieux et sévérité n'ont été rendus de façon si saisissante sur un visage.

Gutz allait ajouter quelque chose, mais ma réplique le laissa quelques secondes sans voix, bouche ouverte.

– Là, t'as pas le droit, finit-il par dire, en souriant. Je t'interdis de m'imiter.

– Je te connais par cœur.

– N'empêche qu'elle...

– N'y connaît rien, et que le vrai talent est toujours incompris. Oui, je sais.

– Marick n'est pas là, dit alors Gutz en changeant de sujet.

Je regardai également autour de nous, réflexe machinal pour vérifier de nouveau, car j'avais dès notre arrivée cherché d'un coup d'œil sa présence.

– Oui, elle a dû terminer depuis longtemps, confirmai-je.

La responsable de salle revint à ce moment-là avec un plateau beaucoup plus copieux qu'elle ne l'avait laissé entendre. J'en profitai pour l'interroger.

– Marick ? Une fille adorable, répondit-elle en regardant fixement Gutz, comme pour signifier de la façon la plus explicite que ce n'était pas son cas. Et très jolie, poursuivit-elle. Vraiment une chic fille. Mais, non, j'suis sûre qu'elle est pas descendue ce matin. Pour sûr, c'est pas banal. Elle qu'est toujours parmi les premiers à descendre, toujours très tôt pour discuter avec nous autres. Et j'te pose des questions sur notre travail, sur l'intendance ou la gestion des stocks. Vous saviez à ce propos qu'elle est caravanière ? Chef en second, en plus. Sacré brin de fille ! Vous vous rendez compte, à son âge ? Oui, sûr. C'est un sacré bout de femme, répéta-t-elle. Et curieuse de tout, avec ça. Et d'une simplicité...

La responsable continua son monologue quelques secondes et finit par nous abandonner pour rejoindre d'autres convives à notre plus grand soulagement.

– Tu as vu ce moulin à paroles ? me fit remarquer Gutz.

– Pour une fois que quelqu'un rivalise avec toi...

Je le provoquai machinalement, mais l'entrain n'y était plus. Gutz ne répliqua pas. Nous commençâmes alors à manger silencieusement. Entre nous, le silence n'était pas chose courante et le fait que nous soyons tous deux plongés dans nos pensées n'annonçait rien de bon.

— Pourquoi n'est-elle pas descendue ? finit par me demander Gutz.

Je haussai les épaules, tendu malgré moi. C'était justement la question que je me posais et je n'avais pas de réponse.

— Un repas est un repas, ajouta Gutz pensivement.

Gutz venait simplement de répéter l'un des principes caravaniers. Aux yeux des nomades des plaines, le repas était sacré. Un caravanier partait toujours de cette idée que tout pouvait arriver et que la meilleure manière de s'y préparer était d'abord de se remplir le ventre. Principe solide, ancré dans le vécu d'hommes et de femmes qui savaient ne pouvoir compter que sur eux-mêmes et leur énergie. Pour Marick, sauter un repas était donc tout simplement inimaginable, à moins...

Je continuai de garder le silence et, malgré tout, je tentai encore vainement de me rassurer. Les trois semaines que nous venions de vivre ne nous avaient-elles pas de nouveau habitués à une vie normale ? Mérindol s'était montré rassurant. Le temple de Fahra était à ses yeux un sanctuaire inviolable qui nous protégerait tant que nous accepterions d'y rester. Les premiers jours nous avaient certes laissés quelque peu nerveux, mais nos inquiétudes avaient fini par s'apaiser. Les menaces qui pesaient sur moi, et que

nous avions subies pour parvenir à Chamedor, s'étaient manifestement heurtées à ces murs. *Un repas est un repas...* J'avalai mon petit déjeuner machinalement. Chaque bouchée avait de plus en plus de mal à passer. Marick pouvait tout simplement ne pas avoir eu faim, me répétai-je en moi-même pour me rassurer. *Un repas est un repas...* Ce principe caravanier tournait en boucle dans ma tête. Gutz avait raison. Quelque chose n'allait pas. N'y tenant plus, je me relevai :

— On y va.

Gutz n'avait pas terminé, mais pour une fois, et tout aussi soucieux que moi, il ne fit pas de difficulté. Il se leva sans rien dire et me suivit. Nous remontâmes rapidement les coursives. Puis, devant la chambre de Marick, je frappai à la porte. Une fois. Pas de réponse. Je recommençai à frapper. Toujours rien. Je tentai d'entrer malgré l'absence de réponse. La porte était fermée.

— C'est bizarre, cette porte fermée, fit remarquer Gutz.

Nous savions tous les deux que Marick ne fermait jamais sa porte en sortant. Une porte fermée signifiait donc qu'elle devait encore être à l'intérieur.

— Vas-y, ouvre-la, lui répondis-je en m'écartant pour le laisser passer.

Crocheter une serrure, ce n'était pas le genre d'exercice qui pouvait effrayer Gutz, mais il se releva rapidement, la mine désolée.

— La clef est à l'intérieur. Je ne peux rien faire.

— Palissandre...

— Tu le sais aussi bien que moi, sers-toi de ton pouvoir.

Mon inquiétude était à son comble et je n'eus pas de mal à canaliser l'énergie qui était en moi. Je la sentais même enfler rapidement, prête à tout rompre. Une force décuplée, presque douloureuse. Je posai alors la main sur la poignée de la porte et sentis soudain jusqu'au moindre élément de la serrure, le moindre ressort. La moindre petite pièce de métal m'était visible. Mais, l'énergie m'emporta plus loin encore au cœur même des objets... Tout était clair dans mon esprit comme si soudain j'avais le don de voir l'invisible. Je pouvais même sentir l'énergie qui pulsait dans chaque élément, conscient du simple et du complexe, jusqu'à l'infiniment petit qui reliait chaque sous-ensemble à sa partie et chaque partie au tout. Ma colère entourait tout, brutale, inflexible. J'avais la certitude qu'elle se propageait dans le moindre espace, qu'entre chacun des éléments solides qui composaient la serrure, j'étais peu à peu en train de tout réduire à cette rage d'en finir vite.

Sous le coup de cette force d'arrachement terrible, je parvins finalement à faire voler en éclat la serrure ainsi qu'une partie de la porte, définitivement béante. Nous passâmes rapidement le seuil et pénétrâmes dans la chambre. Dans la seconde, je sus immédiatement que quelque chose de terrible avait eu lieu. Une table renversée, un vase en mille morceaux. Les traces de lutte n'étaient que trop évidentes. Une chaise avait même été brisée, preuve que Marick ne s'était pas rendue sans lutter. Je me précipitai vers la fenêtre grande ouverte. Une corde avait été solidement attachée à l'un des montants du lit. En me penchant dans le vide, je pus la voir courir le long du mur extérieur jusqu'à la toiture qui se trouvait en contrebas.

Je voyais très bien la scène. Et même si je ne parvenais pas à comprendre comment quelqu'un avait pu monter jusqu'à la chambre de Marick, cela ne faisait aucun doute quant au moyen employé pour repartir. Assommée, ligotée, elle avait tout simplement été descendue sur le toit, puis emmenée. Emmenée... Capturée. Peut-être blessée... Le fait même de sa disparition creusait soudain en moi le foyer d'une angoisse sans nom. Mâchoires fermées, je ne parvenais pas à réagir. Dans ma tête pourtant, tout hurlait. Tout n'était que colère et malédiction. Mais je restais là, cri muet et crispé à contempler les enceintes du Temple, impuissantes à nous protéger. Effaré, je regardais l'immensité de la ville derrière, prenant soudain conscience de ma propre impuissance à agir. Gutz m'interpela alors pour capter mon attention :

— Arkan, regarde.

Je me tournai alors vers lui. Il se tenait vers l'un des montants du lit sur lequel une feuille avait été accrochée, plantée par un poignard laissé en évidence. Il la détacha et me la tendit.

Message pour celui qui tient à elle : une vie pour une vie. Si les autorités sont prévenues, la fille mourra. Rendez-vous sur Histandine. 3e cycle de la lune montante. Okthanata

— Okthanata..., répétaï-je à voix haute.

— Qui est-ce? demanda Gutz.

— Aucune idée.

— En tous cas, on sait que le 3^e cycle de la lune montante, c'est dans trois semaines. C'est fichrement loin pour un rendez-vous.

— Qu'importe, fis-je en jetant le papier à terre après l'avoir froissé. Il est hors de question d'attendre aussi longtemps. Je pars à sa recherche tout de suite.

Je m'apprêtai à enjamber la fenêtre pour suivre le même chemin que les ravisseurs, mais je sentis soudain la main de Gutz qui cherchait à me retenir...

— Arkan...

— Quoi !!! fis-je en hurlant presque.

Mon ton, ainsi que la brutalité de ma volte-face nous avaient tous deux tétonnés. L'espace d'une seconde, avais-je seulement songé à frapper mon ami ? Ma respiration était vive et la rage contractait le moindre de mes muscles...

— Arkan, je ne suis pas ton ennemi.

Gutz avait prononcé ces quelques mots dans un murmure à peine audible. Prisonnier de mes émotions, je ne parvins pas à répondre et me contentai seulement de baisser les yeux.

— Eh ? poursuivit-il d'une voix douce, tout en me prenant par l'épaule d'une main chaleureuse et nullement effrayée. Tu peux bien me faire ce que tu veux, mais ne compte pas sur moi pour que je te laisse partir comme ça droit devant sans même réfléchir.

— Plus on traîne, plus Marick s'éloigne.

— Et parce que tu crois que c'est bien malin de se précipiter comme tu le fais ? Les ravisseurs disent : « C'est par là ! » Et toi, tu fonces, tête baissée.

— Tu l'as vue comme moi. La porte était fermée et la clef était à l'intérieur.

— Donc, forcément, poursuivit Gutz. Une fenêtre, une corde jetée dans le vide... S'il n'y a pas d'autres moyens de sortir de cette chambre, forcément c'est par là qu'ils sont passés. C'est vrai, quoi. Rien de plus facile que de descendre un corps avec une corde surtout quand on n'a pas de passages secrets sous la main...

— Pas de passages secrets sous la main, répétai-je, ahuri de réaliser combien le choc que j'avais éprouvé à la disparition de Marick m'avait aveuglé. Gutz, je... tu as raison. C'est complètement idiot. Je les ai moi-même empruntés cette nuit.

— Encore heureux que tu m'aises raconté ton escapade, parce que tu étais prêt à te faire mener par le bout du nez.

— Tu crois que c'est possible ? fis-je hésitant. Prudent, Gutz haussa les épaules.

— Ce palais a cumulé des générations de conspirateurs et ton oncle n'est sans doute pas le seul à connaître l'existence des couloirs qui vous ont permis de vous déplacer sans être vus.

Je m'approchai des murs. Rien ne m'indiquait un possible passage. Gutz pouvait-il avoir raison ? Je les longeai sans trop savoir ce qu'il fallait chercher, tantôt en hauteur, tantôt au niveau du sol. La chambre de Marick n'était pas agencée de la même manière que la mienne. La cheminée n'était pas identique et le mécanisme qui avait servi dans ma chambre à ouvrir le passage secret n'existant pas. Durant de longues minutes, j'auscultai en vain la moindre parcelle de mur, le moindre objet. Méthodiquement, je poussai, pressai, tirai tout ce qui pouvait l'être. Puis, je passai quelques instants à examiner une frise sculptée. Je n'avais rien

trouvé et je m'apprêtais à poursuivre ailleurs quand mon regard fut arrêté par un écusson tellement usé que j'avais failli le manquer. C'était une scène de chasse et sur le bas, sur les armoiries se trouvait une forme reconnaissable entre toute. Il s'agissait de la même tête de fauve luminescente qui avait jalonné à distance régulière les passages secrets que mon oncle et moi avions empruntés la nuit dernière. Je ne balançai plus et posai un doigt sur lui. Un claquement sec retentit, laissant un panneau s'ouvrir là où l'instant auparavant rien ne laissait présager le moindre passage. À ce bruit, Gutz se rapprocha de l'entrée. Il s'engagea vérifiant la présence d'un passage, puis se retourna vers moi pleinement satisfait :

– Avec ça, la corde fait un peu office de grosse ficelle, tu ne crois pas ?

– Je pense que sans toi, je serais tombé dans le panneau.

– Alors..., fit-il en me voyant hésiter.

– Il n'y a qu'un moyen d'être sûr, répondis-je en jetant un œil en direction de la fenêtre.

– Comment ?

– Palissandre...

À peine avais-je prononcé son nom qu'une chose qui se trouvait tapie dans l'ombre derrière Gutz se mit à grogner, quelque chose de terriblement puissant et dangereux. Je ne sais si ce fut le grognement, ou le simple contact avec le monstre (l'avait-il seulement touché ?), mais Gutz fut propulsé au milieu de la pièce. Son visage était si blanc qu'il me donnait l'impression d'avoir compris que sa dernière heure était arrivée. Pour ma part, je tournai calmement la tête en direction

du passage. Je savais Palissandre espiègle, surtout quand il s'agissait de Gutz. Transformée en Ordal, elle avait poussé Gutz de sa grosse tête de fauve et dans l'embrasure du passage secret, la silhouette musculeuse et mortelle du tigre-sabre nous faisait face.

– Tu n'as pas l'air d'apprécier mon animal de compagnie, fis-je faussement compatissant.

– Je déteste ça, répondit Gutz en distinguant le sourire que je parvenais difficilement à cacher. Et puis, à la fin, c'est vrai quoi ! Tu ne pourrais pas faire comme tout le monde et... Je sais pas moi : avoir un chien !

– Un chien, répétais-je en faisant la moue, tandis que Palissandre confirmait par un grognement sourd sa désapprobation. J'ai eu, poursuivis-je, la chance incroyable de vivre quelques instants avec les sens de l'Ordal. Crois-moi, si une créature peut savoir si les ravisseurs de Marick ont emprunté ces couloirs, c'est bien elle. Et puis, ajoutai-je, si les mauvaises rencontres sont possibles, je tiens tout particulièrement à ce que la mauvaise surprise vienne de nous.

– Là, tu marques des points. Et à tout prendre, je préfère encore faire ami ami avec ton gros chat.

À ces mots, Palissandre s'avança vers Gutz.

– Non... Je... Qu'est-ce qu'elle fait. Non... Non, mais arrête-la. Couchez. T'approche pas ! Arkaaaaaaan !

Je laissai Gutz se dépêtrer avec cet immense prédateur qui ne cessait pas de le lécher de sa grande langue baveuse.

– Au secours ! C'est dégueu. Arkan ! Je t'en prie.
Dis-lui d'arrêter...

Désolé, je ne peux rien faire, lui répondis-je en riant malgré moi. Elle dit que tu as trop bon goût et que tu es à croquer.

– Ah... Ah... Je suis censé trouver ça drôle ?

Je ne pris pas le temps de répondre. Sur une chaise traînait un vêtement de Marick. Je le portai à mon visage et respirai profondément. Marick... Son odeur, la douleur de ce parfum faussement rassurant, cruelle et illusoire présence, si forte qu'il me semblait presque que j'aurais pu la prendre dans mes bras.

– *Palissandre...* pensai-je en moi-même. *Je t'en prie, retrouve-la.*

Cette transmission de pensée fut à peine émise que je sentis contre ma jambe une pression légère. L'Ordal s'était approché de moi. Je le sentis renifler, les yeux mi-plissés. Je l'aidai du mieux que je pus en approchant le vêtement.

– *L'odeur de Marick est partout dans cette chambre,* me confia Palissandre en pensée, *mais je sens également l'odeur de trois hommes. Trois sueurs différentes.*

L'Ordal se déplaça en silence jusqu'à l'entrée du passage secret et tendit son cou comme pour capter plus avant les moindres effluves.

– *Ils sont passés par le passage secret,* confirma-t-elle.

– C'est parti, ajoutai-je alors à l'intention de Gutz.

4

VOILE NOIR

Peu importe le pluriel que le malheur a su porter au cœur de nos destinées... Il y a toujours des zones d'ombre de la mémoire, éclats imperceptibles que le temps réécrit invariablement. Bien sûr, je perçois au loin ce qui s'est altéré et je me doute que l'usage des heures heureuses finira par arrondir l'aspérité de la blessure qui fut jadis si vive. Il suffit toujours d'un peu d'imagination pour éclairer les ombres.

Antony Wavrant, Gardien des portes

Marick avait le cœur qui battait très fort quand elle referma la porte. Elle souriait toute seule en tendant l'oreille derrière la porte close. Fidèle à lui-même, Gutz s'était moqué d'Arkan. *Bonne nuit,* avait-il minaudé en répétant ses propres mots. Et puis, Arkan avait grogné une réponse qu'elle n'avait pu distinguer, les deux garçons s'étant éloignés.

— Arkan, murmura-t-elle à mi-voix, le front encore posé sur le battant de la porte. Mais son appel se heurta au silence...

Ouvrir son cœur : est-ce si difficile ? se demandait-elle alors en soupirant. Parois abruptes des sentiments qui emportent tout dans une ronde folle : vitesse et vertige... Quelle pouvait bien être cette inconnue qu'elle découvrait en elle-même ? Et comment ouvrir à Arkan un cœur qu'elle ne reconnaissait pas ? Qui était-elle vraiment ? Était-ce la nouveauté de son désir qui la troublait ? Marick se sentait soudain bousculée par mille questions. Ses doutes et puis malgré tout le désir. Comment nier son envie d'attraper Arkan contre son corps, de le mordre et d'oublier ? À la nuit des horizons qui effacent d'un trait le ciel des lendemains raisonnables, cette envie de brûler d'un coup, de brûler à jamais les bouts d'existence qui les attachaient était si violente. Brûler oui... Cette flamme des lunes éternelles du présent que rien n'arrête jamais lui semblait si douce... Alors pourquoi non ? Pourquoi ce jeu de dupe des danses solitaires qui n'afflagent au cœur que l'insigne douleur des attentes funèbres ? Image fugace d'une joue qui rougit, d'une pression volée au corps qui se dérobe... Arkan comprenait-il seulement le prix à payer que réclame l'amour d'une caravanière ? Connaissait-il le prix du sang ? Savait-il vraiment à quoi son amour l'engageait ?

Marick était si profondément plongée dans ses pensées qu'elle ne perçut pas la présence sinistre qui s'était approchée dans son dos. Une main lui agrippa violemment l'épaule. Comme électrisée, elle déclencha

par réflexe une parade qui surprit son agresseur, sans doute trop confiant d'avoir à faire à une jeune fille, proie facile. Celui-ci n'eut pas le temps de se remettre de son erreur que Marick lui envoya un coup de pied qui le propulsa en arrière contre une chaise qu'il brisa en la renversant.

Ne cherchant pas à gagner plus de temps, Marick se retourna pour ouvrir la porte et prendre la fuite, mais elle ne parvint pas àachever son geste. Deux autres agresseurs l'agrippèrent et la projetèrent violemment en arrière. À moitié assommée contre le montant du lit qu'elle avait brutalement heurté, elle peinait à reprendre ses esprits. Une main se plaqua alors sur son nez, odeur âcre plein les narines et la gorge. Panique du piège qui se refermait. Se débattre. Malgré tout, résister. Et puis, la peur par-dessus tout. Sentiment ultime de mourir empoisonnée. Marick se battait avec l'énergie du désespoir. Ne pas respirer surtout, peine perdue. Ne pas respirer l'odeur âcre de ce tissu qu'une main ferme tenait plaquée sur son nez. Mais la patience de ses agresseurs avait malheureusement atteint ses limites. Un coup de poing dans son ventre vint soudainement lui expulser l'air des poumons. *Je ne veux pas. Non, pas ça !* Cri du cœur quand la volonté voudrait ne jamais plier... Et puis voir horrifiée le spectacle du renoncement. *Je ne veux pas...* Voir malgré soi cette douleur insupportable tout emporter, cette trahison du corps qui haletait dans des spasmes incontrôlés, la suffocation fatale d'une inspiration viciée. *Pitié, non...* Odeur âcre graduellement insinuée, odeur âcre jusque dans ses poumons, jusqu'au sentiment horrible de se sentir partir, lutte déjà perdue. La dernière chose que Marick perçut... ce fut le rire

moqueur des hommes qui l'entourait, mais elle n'en était déjà plus très sûre. Un voile noir emportait tout. Elle sombra.

Une minute... Une heure... Un jour...

Marick se réveilla en sursaut, le cœur battant, et tous les sens en alerte. Hélas, le cauchemar était bien réel. Elle était bâillonnée et ligotée de près. Elle avait également les yeux bandés. En se sentant ainsi prisonnière, Marick eut du mal à dominer sa peur, respiration trop rapide. Son envie de hurler et de se débattre encore et encore jusqu'à épuisement était difficilement contrôlable, mais il ne fallait surtout pas céder à la panique. Première question. Où était-elle ? Premier constat. Elle n'était pas morte. Quelle solution pour se sortir de ce traquenard ? Réfléchir, oui. Marick savait que la solution passerait par la vigilance. Réfléchis, se répeta-t-elle.

Pour s'aider, Marick se força à respirer calmement. Plusieurs inspirations et expirations profondes et lentes. Ressaisis-toi, se gronda-t-elle encore. Sers-toi de ta tête. En dominant ainsi son esprit, Marick retrouvait la discipline de son éducation de caravanière. Et pour s'aider, elle commença par chercher une position qui fut moins contraignante pour ses articulations. Le moindre soulagement était une victoire. Elle continua ensuite à respirer profondément. Passée l'angoisse du réveil en sursaut, Marick était désormais à l'écoute, tous les sens en éveil. À ce qu'elle pouvait en juger, elle était allongée sur un matelas. Yeux bandés. Semi-clarté. Il faisait jour. Depuis son enlèvement, plusieurs heures s'étaient donc

écoulées. Il y avait non loin, dans une rue, ou une petite place, l'écho d'enfants qui jouaient. Autour d'elle, aucun bruit ne filtrait. Elle ne savait pas où elle se trouvait, mais il y avait les odeurs. Des odeurs de cuir très fortes. Elle se trouvait non loin d'une tannerie, ou bien dans l'entrepôt d'un marchand de cuir ou d'un tanneur. Elle ne pouvait pas avoir quitté la ville. Elle se trouvait donc dans la partie basse et artisanale. C'était à l'opposé du temple où elle avait été enlevée, mais elle écarta l'information trop démoralisante pour se concentrer sur les moyens dont elle disposait pour bouger. Ses jambes étaient attachées. Bras dans le dos, poignés ligotés. En se tortillant, centimètre par centimètre, elle parvint cependant à atteindre le bord du lit et se laissa lourdement tomber sur le sol. Elle accusa le choc sans broncher. Son épaule lui faisait maintenant horriblement mal, mais aussi désespérée que soit la situation dans laquelle elle se trouvait, il était hors de question de rester sans rien faire. Peut-être allait-elle trouver l'arête d'un meuble ou d'un objet quelconque après lequel frotter les cordes qui lui enserraient les poignets... S'accrocher. Malgré tout, se battre et ne jamais renoncer. Un rire non loin fit toutefois sur elle l'effet d'une douche glacée. Elle n'était donc pas seule comme elle se l'était imaginé :

— Ben, toi, fit une voix d'homme amusée, on peut pas dire que tu lâches le morceau facilement. Remarque, j'en sais quelque chose. C'est à moi que tu as failli arracher la mâchoire c'te nuit. Sacré coup de pied, ma petite. J'reconnais que ça m'a un peu surpris. Mais, va. Faut pas t'inquiéter pour si peu ! J'ai pas la rancune facile. J'dirai même que j'suis plutôt du genre à apprécier les femmes de caractère. Ça vaut toujours

mieux que les petites garces qui hurlent à rameuter les morts ou qui vous mordent. Non, ça, c'est les pires, les p'tites mordeuses...

Marick sentit non loin un siège grincer et des pas s'approcher d'elle.

– Tu restes calme. Je vais juste te prendre par les épaules pour t'asseoir sur le lit. Ce sera quand même mieux que de rester toute tordue sur le sol. C'est O.K. ?

Marick fit signe que oui de la tête, puis sentit qu'on l'attrapait pour la soulever comme s'il s'était agi d'une simple feuille d'arbre. Puis l'homme lui enleva son bâillon.

– Faut qu'on cause, ma p'tite...

– Merci, fit-elle simplement après avoir retrouvé un peu d'air pur sans cet horrible bâillon qui l'étouffait.

– Je laisse celui pour les yeux. Moins tu en vois, mieux c'est pour tout le monde.

– Marick hocha la tête en signe d'assentiment. De toute façon, saucissonnée comme elle l'était, le mieux pour elle était encore de paraître conciliante. L'homme semblait avoir lu dans ses pensées :

– Je veux être bien sûr qu'on se comprend tous les deux. Moi, je suis juste un Passeur. On me demande de prendre quelque chose quelque part et de l'amener ailleurs. Des fois, c'est un objet volé. Des fois, c'est quelqu'un. Pas de chance, c'est tombé sur toi.

– Je connais des gens, lâcha précipitamment Marick. Ils pourront vous payer. Le double. Il y a moyen de discuter.

– Vous, les drôles, répondit l'homme en riant, vous êtes tous pareil. Vous croyez que le business s'arrête avec vous. Mais, j'ai ma réputation. Parce que c'est sûr, si j'accepte ce que tu dis, au mieux, je perds

tous mes contrats, et au pire, j'y laisse la peau. Non, te fatigue pas. J'ai pas l'intention de t'aider.

– Qu'est-ce qui va m'arriver ?

– C'est de ça qu'il faut qu'on cause. Je t'ai enlevé ton bâillon pour te faire boire quelque chose.

– Si je refuse...

– J'ai rien contre toi, gamine. Moi, ce que j'en dis, c'est que si j'avais voulu te faire du mal, eh ben, j'ai dans l'idée que j'aurais déjà commencé. Vrai ou faux ?

– Vrai, concéda Marick. Elle ne pouvait faire autrement que de se ranger au raisonnement de cet homme dont la voix calme avait un petit côté implacable qui la rendait terrible.

– Tu es d'accord que si on avait voulu te tuer, tu ne serais pas là.

L'homme semblait attendre une réponse. Marick se contenta d'acquiescer d'un hochement de la tête.

– Ce que je veux te faire boire, poursuivit l'homme, c'est pas du poison. C'est juste pour que tu dormes. On va devoir passer des gardes, prendre un puits, voyager un sacré bout de temps, et tu peux être sûre que je veux pas de problème. C'est pas mon genre de prendre des risques, ça non. Alors, voilà. Faut que ce soit bien clair dans ta tête. T'es juste un paquet que je dois livrer. Si tu bois pas, je peux pas te livrer. Et si je peux pas te livrer, je serai pas payé et tu me sers à rien. Donc, ou tu bois, ou je te tue et je me débarrasse de ton corps. Qu'est-ce que tu décides ?

– Boire.

– Hum... J'savais que t'étais une fille raisonnable. Tu te bats trop bien pour pas avoir de tête.

L'homme s'éloigna immédiatement. Marick l'entendit ouvrir un placard. Une bouteille choqua un verre. Quelques secondes interminables s'écoulèrent sans rien d'autre que les rires des enfants plus loin à l'extérieur. Puis quelque chose que l'on pose sur la table. Une fiole peut-être.

— Ça va t'assommer pendant trois jours au moins, mais c'est pas dangereux, expliqua l'homme. Puis Marick l'entendit s'approcher d'elle :

— Allez, bois !

Le cœur battant, Marick savait ne pas avoir le choix. Tout allait trop vite, mais elle était prise au piège. Elle sentit le bord du verre au contact de ses lèvres. Son cœur battait très fort et sa gorge se serrait. Elle but...

— Tu bois jusqu'au bout, ordonna l'homme.

Marick céda. À chaque gorgée, elle sentait un goût d'écorce qu'elle ne parvenait pas à reconnaître. L'odeur et le goût aigre lui rappelèrent le chiffon plaqué sur son nez pour la kidnapper. Sûr que cette fois, elle allait partir pour un long voyage... Elle n'eut pas à attendre longtemps. Quelques secondes à peine. L'homme lui posa une question, mais elle ne parvenait déjà plus à mettre de l'ordre dans ce qui était en train de lui arriver. Et pour la seconde fois : voile noir.

5

TRAQUE ET TRAQUENARD

N'être rien, c'est déjà beaucoup quand de ces petits riens grandit la somme des différences qui nous éloigne de la vacuité de ceux qui croient tout savoir, avoir tout compris.

Verset du Prophète du Culte des Insignifiants

Malgré sa taille imposante, l'Ordal se déplaçait sans bruit. Nous glissions derrière lui telles des ombres. Bien sûr, je connaissais ces étroits passages pour les avoir empruntés avec Mérindol, mais la lumière spectrale qui nous entourait donnait à la pierre un ton verdâtre qui, à cet instant précis, n'avait rien d'engageant. J'imaginais également combien le moindre bruit pouvait porter à des centaines de mètres et l'idée d'un ennemi (ou plusieurs ?) planqué à nous attendre n'incitait pas non plus à l'exubérance. Même

Gutz, d'habitude si bavard, marchait avec un air taciturne qui ne lui ressemblait pas.

– Qu'est-ce que tu vas faire si on la retrouve ? murmura-t-il soudain.

– On va la retrouver, rectifiai-je dans un grincement de dents.

– Oui, eh bien, que comptes-tu faire ?

– On s'est sorti de galères bien plus compliquées, tu ne crois pas ?

– Ce que je crois, c'est que les tunnels ne vont pas nous conduire jusqu'au repère des ravisseurs. Alors, forcément... À un moment ou à un autre, il faudra bien sortir dehors. Tu ne penses quand même pas passer inaperçu avec ton gros chat !

À cette remarque peu flatteuse pour un Ordal, le fauve émit un grondement sourd et montra en direction de Gutz des crocs à faire s'évanouir le plus courageux des hommes.

– Tu devrais faire un petit peu attention, prévins-je. Comparer un Ordal à un gros chat n'est pas forcément très malin.

– Désolé, balbutia Gutz, livide. N'empêche, poursuivit-il courageusement, la dernière fois que Palissandre s'est transformée en Ordal pour nous sauver, tu as rameuté toute la ville. Les gens en parlent encore.

– J'ai besoin de son odorat, répliquai-je sur un ton buté.

– Ça veut dire que ça va être encore la panique.

Je haussai les épaules, évacuant le problème.

– Arkan, la dernière fois qu'on leur a échappé, il y a eu l'inexplicable intervention d'un fauve qui n'aurait pas dû être là et qui a ensuite disparu comme par

enchantement. Tu imagines bien que ceux qui te cherchent vont faire le rapprochement. Ça ne fera pas un pli.

– Gutz, je sais tout cela, confirmai-je, mais nous ne pouvons pas prendre le risque d'attendre. Si nous patientons jusqu'à la nuit prochaine, si nous perdons tout ce temps pour être plus discrets, Palissandre ne pourra plus suivre la piste de ceux qui ont enlevé Marick. Une journée entière, te rends-tu compte ? Des milliers d'allers et venues dans des centaines de rues, même un Ordal ne pourrait pas retrouver sa piste !

– Alors, j'ai dans l'idée que la journée va être très longue, conclut Gutz en faisant la moue.

Soudain, comme pour confirmer la crainte de Gutz, l'Ordal s'arrêta face à un mur. La voix de Palissandre retentit dans ma tête :

– *Les odeurs s'arrêtent ici. Je sens l'air de la rue. Il y a forcément un passage.*

– Palissandre dit qu'ils sont sortis ici, confirmai-je à Gutz

– Là, indiqua-t-il.

Un levier se trouvait effectivement dans le mur. L'Ordal se rapprocha alors de moi. Je mis un genou à terre et pris à deux mains son immense tête, plongeant mon regard dans celui du fauve :

– *Vous allez rester à l'abri du tunnel jusqu'à mon retour,* me confia alors la Tylkhilina.

– *Je veux venir avec toi,* lui répondis-je spontanément.

– *C'est hors de question. M'accompagner reviendrait à laisser ton corps sans défense au beau milieu de ce tunnel. Si quelqu'un vient, tu dois pouvoir t'enfuir rapidement ou te défendre au côté de Gutz.*

Palissandre avait raison. L'endroit n'était pas sûr, et si je voulais revoir Marick, je devais me maîtriser davantage et ne pas continuer de foncer tête baissée. Palissandre, qui avait suivi le cheminement de mes réflexions, m'envoya des ondes d'apaisement :

– *Je vais la retrouver.*

La conviction et l'intensité de sa pensée brouillèrent mes yeux de larmes.

– *Sois prudente, ajoutai-je.*

– *Ne t'inquiète pas. Personne n'apprécie de se trouvernez à nez avec un fauve.*

– *Fais quand même attention. Tu peux très bien croiser un archer désireux de faire le malin.*

– *Je serai prudente et aussi rapide que possible.*

À cette pensée, Palissandre émit un ronronnement sourd et me lécha le visage d'un grand coup de langue.

– Beurk..., fit Gutz dans mon dos.

Je tendis quant à moi la main pour tirer sur le levier qui actionna le passage ouvrant sur la rue. À peine le mur entrouvert, Palissandre bondit et disparut en un éclair. Puis, dix secondes à peine s'écoulèrent avant que ne retentisse au bout de la rue le cri terrible d'une femme terrifiée, mais le passage était déjà refermé. Nous étions de nouveau invisibles.

– Au moins, dis-je en m'asseyant à côté de Gutz qui s'était adossé au mur, on ne risque rien.

– Super, me répondit-il sans conviction. Le petit périple de l'Ordal commence ici et va se terminer exactement là où on va devoir se rendre. Avec ça,

autant se mettre une cloche autour du cou pour prévenir tout le monde de notre arrivée.

– C'est un risque à prendre. Tu ne serais pas là si tu ne pensais pas la même chose que moi.

– Arkan...

Je tournai alors un visage tendu et inquiet en direction de Gutz.

– On va la retrouver.

La sollicitude de mon ami m'alla droit au cœur et je lui répondis par un sourire plein de gratitude.

– N'empêche, continua-t-il en prenant soudain une mine dégoûtée, tu devrais t'essuyer. T'es encore tout gluant. Non, mais franchement, c'est écœurant. Se faire lécher par un Ordal. T'as vu sa langue ? C'était carrément dégueu.

– Tu es jaloux ?

– Tu rigoles ! Même pas en rêve. Enfin, quoi que... Si c'était la jolie dame de la forêt, j'dis pas. Ce serait différent. Mais, un Ordal... Sans compter qu'il doit avoir une haleine à tomber raide mort.

À cette remarque, je bousculai d'un coup d'épaule viril mais amical un Gutz tout à fait hilare.

– T'as quand même des relations sacrément bizarres avec ta luciole, poursuivit-il.

Je préférai ne pas répondre. Gutz me laissa alors quelques secondes de répit avant de renchérir :

– Et ça ne t'est jamais venu à l'idée de... Enfin, tu vois ce que je veux dire... La petite luciole déguisée en nymphette des forêts pour...

– Gutz..., prévins-je

– OK... OK... N'empêche que c'était un sacré coup de langue...

– Tu dis encore un mot à ce sujet et j'en parle à Palissandre pour qu'elle fasse ce que bon lui semble de toi.

– Ça, c'est lâche.

– À toi, de voir.

– Ok. On change de sujet, répondit-il de façon dramatiquement catégorique, ce qui eut le don de me faire sourire malgré la tension dans laquelle je me trouvais.

– Sans toi, je ne sais pas ce que je ferai, avouai-je alors en soupirant.

– Des bêtises, sans aucun doute, répondit Gutz sur un ton philosophe.

Nous restâmes un long moment plongés dans nos pensées :

– Gutz, repris-je, je m'en veux terriblement. Si les ravisseurs connaissaient les passages secrets, pourquoi ne m'ont-ils pas enlevé, moi ?

– Ton oncle t'avait emmené voir l'Empereur. Tu n'étais pas dans ta chambre.

– Mais s'ils me voulaient, moi, répondis-je frustré, c'était quand même plus simple d'attendre mon retour, ou une autre nuit !

– Je n'en sais rien, concéda Gutz. Peut-être que tu ne leur suffis pas. Les mages veulent ta peau. C'est clair. Eux n'auraient pas attendu, mais Arès, lui veut t'utiliser.

– Ça n'empêche que je ne comprends pas pourquoi ils l'ont enlevée, elle.

– Pour t'obliger à partir à sa recherche, pardi. Il l'a dit lui-même, une vie pour une vie !

– Ce n'est pas qu'un simple échange. Il cherche forcément quelque chose.

– Tu te poses trop de questions ! s'exclama Gutz.

– C'est que j'ai le sentiment désagréable que quelqu'un derrière mon dos nous manipule et nous déplace à son gré. Et ça n'a rien de rassurant.

– Est-ce qu'on a le choix ?

– Évidemment, non, répondis-je frustré, ce qui eut pour effet de clore notre conversation.

Mes pensées se tournèrent alors vers Palissandre. Le temps s'écoulait, interminable... Chaque minute était pour moi une torture. J'avais beau savoir que ma présence à ses côtés aurait été un poids, je bouillais intérieurement d'avoir ainsi dû la laisser seule. Attendre... Attendre... Attendre... Je me sentais suspendu à cette interminable attente. Ne rien pouvoir faire. Incapable de traquer nos ennemis. D'agir... Seul à attendre. Ne pas savoir. Ne rien faire. Horribles barreaux de cette invisible prison qui empêchait mon cœur de bondir. *Marick*... Seul me restait le murmure de son prénom, comme une incantation en moi, pleine de frustration et de douleur contenue. Supplique obsessionnelle. *Marick*... J'avais si peur de la perdre...

Témoin de l'état de tension dans lequel je me trouvais, Gutz avait fait de nouveau une tentative pour me divertir. Un jeu, peut-être ? J'avais refusé en bloc. J'étais à l'arrêt. Insupportable état d'impatience figée. L'action m'était retirée et je devais rester là à subir. Non, tout divertissement m'était un poison insupportable. Soudain, près de deux heures après son

départ, la voix de Palissandre s'invita enfin dans mes pensées :

– *J'approche de l'entrée. Ouvre vite, il n'y a personne...*

– C'est Palissandre ! m'exclamai-je alors à l'attention de Gutz. D'un coup, mon cœur avait bondi, soulagement et crainte à la fois des nouvelles à venir.

J'actionnai rapidement le mécanisme et Palissandre s'engouffra dans le passage entrouvert. Elle avait pris une apparence humaine.

– Pour ne pas attirer l'attention dans la ruelle, confirma-t-elle.

Elle ressemblait à n'importe qu'elle paysanne partie faire son marché. C'était un déguisement parfait pour qui souhaitait se fondre dans le paysage. Mais, son visage blême m'alerta tout de suite.

– Je ne comprends pas, dis-je alors. Pourquoi ce déguisement ? C'était plus simple de revenir en étant toi-même : luciole et invisible.

C'est alors que je découvris le sang qui coulait de son épaule.

– Tu es blessée ! m'exclamai-je.

– Tu avais raison, dit-elle en grimaçant. Cette ville est pleine d'archers désireux de me transformer en hérisson. J'ai été blessée à l'aller. Un bien joli tir, sans doute d'un archer embusqué que je n'ai pas vu. Je me suis roulé par terre pour briser la flèche, mais il doit y avoir encore un morceau de resté dans mon épaule. C'est pour ça que je n'ai pas pu redevenir moi-même. Tant qu'il y a un corps étranger en moi, je peux modifier la métamorphose, mais pas retrouver mon corps d'origine.

– Laisse-moi regarder, dis-je en la soutenant, car elle semblait épuisée.

– La métamorphose n'est pas un jeu, confirma-t-elle. Elle me vide de mon énergie. Si je reste trop longtemps métamorphosée, je vais mourir.

Cette réponse fut pour moi un choc et me permit de réaliser combien l'urgence de la situation était grande. Je demandai donc rapidement à Gutz de la soutenir, tandis que je regardai plus attentivement l'épaule blessée de la Tylkhilina. Je découvris bien vite qu'effectivement, la pointe de la flèche était encore fichée dans sa chair.

Je n'hésitai pas une seconde. Sans plus me soucier des cris de Palissandre tandis que j'écartai la plaie de mes doigts, j'utilisai la pointe de ma dague pour extraire l'éclat. Je serrai les dents, concentré sur ma respiration. Oublier les cris. Ne pas voir la peau de Palissandre qui devenait diaphane, alerte brutale de la matérialité de son corps qui s'épuisait. Qu'elle tienne le coup ! Encore quelques secondes. J'avais beau voir ce fichu éclat, je ne parvenais pas à l'atteindre. Je pestai en moi de ne pas avoir une petite pince à écharde. Cela aurait été si simple ! Le sang poissait et rendait ma prise mal aisée et glissante. Je finis par y aller franchement. La pointe aiguisee de ma dague sur la chair, je parvins à trouver une prise et à sortir la flèche.

Je n'eus pas si tôt enlevé le corps étranger de Palissandre que la luciole de l'Esprit disparut dans une gerbe d'étincelles pour redevenir elle-même, une Tylkhilina, Être de lumière.

— Merci, Arkan, me dit-elle en pensée. *Tu viens de me sauver la vie.*

— Et la blessure ? l'interrogeai-je, inquiet.

— Sans importance. Maintenant que je suis redevenue moi-même, mes pouvoirs de luciole suffiront en quelques minutes à me soigner. L'important, maintenant, c'est de rejoindre Marick.

— Tu l'as retrouvée ! m'exclamai-je alors à voix haute.

— Oui, ils l'ont emmenée à l'extérieur des murailles, dans la ville basse. Au début, la forte odeur de cuir m'a aidé à aller vite. Il était encore tôt et les traces étaient faciles à suivre. Mais, cela a été un peu plus délicat une fois arrivée dans le quartier des tanneries.

— Les tanneries, répétais-je à voix haute pour Gutz.

— Jusque-là, poursuivit Palissandre, j'avais trouvé plus facile de suivre l'odeur des ravisseurs, mais, sur place, toutes les odeurs de cuir étaient si fortes qu'il n'était plus possible de distinguer quoi que ce soit. L'odeur de Marick était plus délicate, mais plus difficile à suivre. C'est à ce moment-là que j'ai été blessée. Mais, je n'avais pas le choix. Je devais rester Ordal et me servir de la puissance de son odorat si je voulais avoir une chance de retrouver sa trace. J'ai perdu sa piste plusieurs fois avant de trouver la bonne maison.

— Cela a dû être une sacrée pagaille autour de toi, dis-je à voix haute après avoir répété à Gutz ce que Palissandre venait de me dire.

— Une vraie panique, oui. J'ai rameuté pas mal de monde et tous les chasseurs et gardes de la ville se sont déployés pour une immense battue. Ne pouvant

disparaître à leurs yeux et redevenir moi-même à cause de l'éclat de la flèche resté dans mon épaule, j'ai profité d'une ruelle déserte pour me transformer en paysanne, puis j'ai couru au-devant des chasseurs afin de leur indiquer une mauvaise direction.

— Bien joué, confirmai-je en actionnant le mécanisme d'ouverture ouvrant sur la rue.

— Arkan, prévint alors Palissandre, *il va falloir être très prudent. Les gens sont extrêmement nerveux.*

Elle ne croyait pas si bien dire. La ville était littéralement sous le choc de cette nouvelle incroyable qui s'était propagée à la vitesse de la poudre : un fauve immense avait été aperçu bondissant de quartier en quartier. À cette nouvelle, les gens s'étaient mis à raser les murs en courant. Les regards étaient tendus. Quelques fois, c'était un groupe qui débouchait d'un carrefour comme s'il était poursuivi par un démon. Des groupes de soldats se croisaient également à marche forcée, écartant par la seule force de leur précipitation les foules apeurées. Mais de plus en plus, hélas, les commerces se fermaient. Les gens claquaient portes et volets. Et plus nous avancions, plus la panique semblait palpable.

— C'est la poisse, lâchai-je en réalisant que les rues allaient bientôt devenir complètement désertes. Si ça continue, il n'y aura plus que nous pour être dehors.

Pas facile dans ces conditions de passer inaperçus. Obsédés qu'ils étaient par l'éventuel face à face avec un fauve, les premiers groupes de soldats étaient passés sans se soucier de personne, mais ils n'allait pas

tarder à se poser des questions sur les raisons qui conduisaient deux jeunes garçons à rester dehors.

— On ferait bien de se grouiller, confirma Gutz, à qui la situation critique n'avait pas non plus échappé.

Sans nous concerter, nous nous mêmes à marcher le plus vite possible. Je n'aimais effectivement pas cette façon que certains soldats avaient de froncer les sourcils quand nous les croisions. Nous n'étions pas leur cible, mais certains semblaient trouver étrange que nous soyons encore dehors alors que tout le monde cherchait à se mettre à l'abri. Heureusement pour nous, l'emprise des troupes ne laissait que peu de place à la réflexion, ce qui nous permit finalement de rejoindre le quartier des tanneries sans encombre. La vieille ville était un entrelacs de ruelles désorganisées. Les maisons se chevauchaient presque et semblaient s'organiser sans suite de la façon la plus anarchique qui soit. Tantôt la rue s'élargissait, tantôt elle se rétrécissait en une espèce de venelle qui interdisait la moindre charrette. Les bétails apportés en nombre restaient dans l'enceinte de la première couronne. C'était d'ailleurs la première chose qui vous saisissait : cette odeur de bête chaude et puissante à laquelle se mêlait la tension inquiète de l'animal aux aguets. Les animaux avaient beau n'être pas visibles, mille et un bruits trahissaient la présence des troupeaux : les sabots frappant à coups sourds la terre martelée, le cliquetis des chaînes ou encore ce cri tendu des bêtes qui sentaient l'abattoir proche. Plus nous nous enfoncions au cœur du quartier des tanneurs, plus l'odeur du sang nous prenait à la gorge ; odeur des peaux souillées, putréfiées sous l'action de la chaleur. Je comprenais mieux les

difficultés qu'avait eues Palissandre à suivre la trace de Marick.

— C'est pas possible ! se renfrogna alors Gutz, tandis que la puanteur changeait, en pire !

Il n'avait pas tort. Nous avions atteint le cœur des ateliers où le cuir était travaillé et nous longions à ciel ouvert les fameux bassins de teintures et d'acide dans lesquels les peaux étaient travaillées. Pour qui n'était pas habitué, l'air était proprement irrespirable. Mais nous n'eûmes pas longtemps à nous plaindre. Après avoir traversé une petite place sur laquelle sans doute les peaux étaient échangées, nous parvînmes devant une façade que rien ne distinguait.

— *C'est ici*, dit la voix de Palissandre en raisonnant dans ma tête.

Je n'hésitai pas un instant. Derrière moi, Gutz tenta en vain de me prévenir, mais il y avait en moi trop de tension accumulée, trop d'attente. Rien ne pouvait plus désormais être différé. Je voulais agir, retrouver Marick tout de suite. Le seuil d'entrée que je franchis sans m'annoncer avait la férule taillée des maîtres artisans : un bas-relief cossu qu'une large porte ne démentait pas. Je la poussai sans hésiter. Heureusement, le verrou n'avait pas été mis. Trop confiant ou trop bien gardé, l'endroit respirait la tranquille assurance d'un maître tanneur qui avait réussi. Je me trouvai même un peu surpris tant je m'étais imaginé un bouge infâme, un repère de crapules qu'il aurait fallu prendre d'assaut. Le silence, la propreté du lieu elle-même ne m'inspiraient rien de bon. C'était un sentiment indistinct, mais quelque chose n'allait pas. C'était comme si, au fond de moi, je

ne parvenais pas à faire coïncider cet endroit avec l'idée que je me faisais d'un repère de bandits.

— Tu vas nous faire avoir des ennuis, lâcha une fois de plus Gutz dans mon dos.

— Parce que tu crois qu'on va retrouver Marick en frappant à la porte et en demandant poliment où elle se trouve ?

— Tu exagères ! On aurait pu au moins s'aider de Palissandre et trouver un moyen de la délivrer sans se jeter dans la gueule du loup.

— Pas le temps.

Tandis que je rejétais les arguments de Gutz, nous passâmes un premier vestibule sans rencontrer âme qui vive. Une première pièce, la cuisine, était également déserte. Non loin, nous finîmes pourtant par entendre le raclement d'une chaise. Quelqu'un nous avait-il entendus nous disputer ? Je me dirigeai alors sans hésiter vers la source du bruit. Nous n'étions plus loin du dénouement. Nous découvrîmes en effet un homme. Devant lui, sur la table, il y avait une rondelette somme d'argent qu'il était visiblement en train de compter, mais il ne s'en souciait plus guère. Tandis que nous entrions, l'homme s'était effectivement redressé en regardant dans notre direction. Notre vue ne correspondait visiblement pas à la personne qu'il s'attendait à voir. Il fronçait les sourcils :

« Ben, faut pas s'gêner..., cria-t-il, agressif.

— La porte n'était pas fermée...

— Sûr... Et en p'tit rigolo qu'vous êtes, vous vous êtes dit qu'ça vous donnait le droit d'entrer sans permission.

— C'est qu'il nous avait semblé reconnaître la maison.

— Ouais, à d'autres..., lâcha-t-il en ricanant d'une manière sinistre. M'est avis que si vous l'aviez vraiment reconnue, vous seriez pas rentrés si facilement. Ça, je peux vous le garantir ! ajouta-t-il en sortant de sa gaine un terrible couteau.

L'homme s'avança alors vers nous avec un air menaçant. Il n'était pas très grand, mais il donnait l'impression de n'avoir été taillé que dans la largeur. Il avait des bras comme des cuisses, des cuisses qui valaient trois fois les miennes et des épaules capables de stopper un régiment à lui seul. Sa façon d'avancer sur nous tout en puissance ne laissait augurer rien de bon. Les yeux exorbités, il poussait des cris de bête peu engageants. Instinctivement, nous mêmes entre lui et nous la table où se trouvait assurément le salaire d'une année d'un très bon ouvrier. Il tournait d'un côté, se précipitait de l'autre pour nous surprendre, toujours son couteau à désosser pointer devant nous.

— Si c'est pour éplucher les légumes, prévint Gutz, vous feriez mieux de prendre une lame plus petite.

— T'es un marrant, toi.

— C'est juste un conseil. Parce que sinon, j'ai dans l'idée qu'il ne va pas rester grand-chose du légume.

— Parce que tu crois que j'ai une tête à éplucher des légumes, gronda-t-il. Moi, je fais plutôt dans la boucherie, si tu vois ce que je veux dire. Et crois-moi, avec Bibiche, on travaille comme des pros.

— Bibiche ? s'étonna Gutz.

Avec une œillade de complice débauché, l'homme lécha alors sa lame d'une manière peu ragoutante.

— Beurk, ne put s'empêcher de faire Gutz. C'est pas possible. C'est le jour des léchouilles, ma parole.

— Vous connaissez pas Bibiche, poursuivit l'homme, mais elle raffole des p'tits gars comme vous.

Décidé à ne pas me laisser intimider outre mesure, je pris l'initiative de l'échange :

— Nous ne sommes pas venus pour nous faire découper et vous ne nous impressionnez pas.

L'homme me jeta un coup d'œil comme s'il m'évaluait. Je savais à la façon dont il me regardait qu'il avait bien senti que je disais vrai. Je n'avais pas affaire à une brute stupide. Sans doute avait-il voulu s'amuser à nos dépens en nous faisant peur. Mon ton posé l'avait rendu curieux. Je profitai de l'instant où l'homme me jugeait pour pousser mon avantage :

— Une fille a été emmenée ici. Je veux la voir maintenant.

L'homme se gratta le menton, l'air mi-surpris, mi-amusé.

— Ben, des finauds, j'en ai connu, mais des comme vous, j'crois pas que ça court beaucoup les rues.

Je n'eus pas le temps de répondre. L'homme prit la table et la pulvérisa contre le mur. Ce fut un instant terrible et incroyable. Les pièces de monnaie avaient littéralement volé partout. Un acte d'une fulgurance et d'une violence inouïe. Finalement, il n'était ni surpris ni amusé. Il était carrément en rogne. Il était à deux pas de nous. L'arme au poing. Nous étions à portée et plus rien pour nous protéger. Il s'était débarrassé de la table avec une telle rapidité que nous ne doutions plus qu'il puisse désormais nous atteindre en un clignement d'yeux. Le temps était suspendu à son immobilité :

— Fini de jouer, finit-il par me dire. Je sais pas c'que t'es venu chercher ici, mais tu vas pas tarder à

avoir des regrets. Moi, ce que j'en dis, c'est qu'avec des petits museaux comme vous avez, ça aurait été plus sage de rester chez papa, maman.

— Je ne partirai pas d'ici tant que je n'aurai pas retrouvé celle que je cherche.

— Pour ce qui est de pas repartir, j'crois qu'on est bien d'accord. Mais, pour ce qui est de trouver quelque chose, à part te faire saigner, mon garçon, tu trouveras pas grand-chose d'autre.

Je vis à son regard que l'envie de meurtre était bien réelle. Il s'apprêtait déjà à bondir et à nous étriper quand soudain son visage se liquéfia. Je savais ce qu'il voyait. Il était comme pétrifié et s'il n'avait pas eu aussi peur, je crois que tout son corps aurait été pris de tremblement. Je posai alors un genou à terre et sentis contre moi la masse énorme de l'Ordal. Je pris au garrot Palissandre qui poussa alors un rugissement tel qu'elle fit tomber l'homme par terre.

— Vous devriez lâcher votre petit couteau, prévint Gutz, parce que j'ai dans l'idée que Bibiche n'aime pas qu'on la menace.

Terrifié, l'homme jeta loin de lui son coutelas.

— Vous êtes complètement fêlé, lâcha-t-il. C'est le fauve qui a mis la ville sans dessus-dessous.

— Et que tout le monde recherche, oui. On est vaguement au courant. Où est-elle ? demandai-je alors, sans transition.

— Qui ça ? demanda alors l'homme dans une tentative de gagner du temps.

— Ne faites pas l'imbécile. Une jeune femme de notre âge. Elle a été enlevée cette nuit. Nous avons suivi sa piste jusqu'ici. Inutile de le nier.

– Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.
 – Mauvaise réponse. Vas-y, Palissandre. Bouffele.

À peine avais-je prononcé l'ordre, que l'Ordal bondit plaquant l'homme terrorisé et hurlant entre ses immenses pattes. La gueule grande ouverte d'un tigre-sabre à quelques centimètres de son visage eut alors pour effet de lui délier la langue :

– Je vais parler, crie-t-il précipitamment. Elle... Elle était là. Je vous dirai ce que je sais, mais par pitié, éloignez ce monstre de moi !

– Il doit faire une allergie aux poils de chat, fit mine de s'étonner Gutz.

– C'est bon, Palissandre. Recule-toi un peu.

À peine avais-je parlé, l'Ordal m'obéit au plus grand étonnement de l'homme qui ne cessa plus de me fixer tout en jetant nerveusement de brefs coups d'œil en direction du fauve.

– Je...., déglutit-il. Ils sont partis.

– Où ça ?

– Histantine.

– Mais, où exactement ?

– Je ne sais pas.

Mon agacement était perceptible et eut pour effet de complètement paniquer l'homme qui se transforma en moulin à parole.

– Je sais pas. Je vous l'jure. Je suis qu'un exécutant du dernier cercle. Il faut me croire. Je sais pas tout. Ils me disent rien. Juste le strict nécessaire. Il faut me croire. Je suis pas assez important. Je prête

juste ma maison pour cacher des gens. Juste ça, vous comprenez ? Je suis pas assez important. Ils font pas de confidences aux gars comme moi.

– Quand sont-ils partis ?

– Ce matin, très tôt. Ils sont partis aux premières lueurs du jour. Ils ont drogué la fille pour qu'elle dorme, et puis ils l'ont mis au fond d'une charrette. Ils étaient pressés. Ils voulaient quitter la cité au plus tôt.

– Qui est Okthanata ? demandai-je alors.

– Je ne sais pas, fit brutalement l'homme, en secouant si fébrilement la tête qu'il ne paraissait pas très convaincant.

– Je ne vous crois pas

– N'insistez pas. Je ne vous dirai rien.

– Ne m'obligez pas à être désagréable.

– Vous ne savez pas ce que vous faites. Ils ne pardonnent pas ceux qui les trahissent et croyez-moi, leur châtiment est plus terrible que la mort.

– Au point de préférer être dévoré par un Ordal ?

– Tu n'es qu'un gamin, petit, lâcha alors l'homme sur un ton désespéré. Tu crois être fort parce que tu tiens la vie d'un homme entre tes mains, mais la vie d'un élu d'Okthanata ne t'appartient pas. Elle ne t'appartiendra jamais.

– Qui est Okthanata ? répétais-je sans me soucier de la mise en garde. Et ne crois pas que je faiblirai. J'irai jusqu'au bout.

– Je sais, répondit alors l'homme sur un ton résigné. Je sais bien que mon temps est venu. Et puisque vous insistez, je vais vous dire qui est Okthanata.

À ces mots, l'homme se mit à parler dans une langue incompréhensible et gutturale. Peut-être était-ce une incantation ? Il parlait vite, de plus en plus fort, et, plus que tout, son corps était traversé par des convulsions terribles. Une mousse blanchâtre finit même par soudainement sortir de la commissure de ses lèvres. Il s'arc-bouta une fois encore avec violence, puis s'effondra, raide mort.

— Mince alors, laissa échapper Gutz, sous le choc. Drôle de façon de passer aux aveux.

Moi-même, je restai sans voix. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser un homme à vouloir mourir d'une façon aussi horrible ?

— Okthanata..., murmura Gutz, comme s'il avait pu lire mes pensées.

— Quel que soit celui qui se cache derrière ce nom, lui répondis-je, des hommes sont prêts à mourir pour lui.

— Ou préfère mourir plutôt que d'affronter sa colère.

— Oui..., confirmai-je. Dans les deux cas, cela n'a rien de rassurant.

— *Il faut bouger, Arkan. Des hommes viennent d'entrer dans la maison.*

La voix de Palissandre dans mon crâne semblait nerveuse et je n'eus pas longtemps à attendre pour avoir la confirmation de ses inquiétudes. Non loin, une grosse voix tonna :

— Fouillez partout ! Il ne faut pas qu'ils s'échappent.

Malgré moi, je sursautai et sentis Gutz m'agripper le bras.

— L'escalier, vite ! me lança-t-il en me poussant énergiquement en direction des marches. Nous n'avions pas le choix. Le tumulte laissait deviner des adverses en nombre, et puisqu'ils étaient entrés par où nous étions arrivés, rendant toute retraite impossible, nous n'avions pas d'autre choix que de monter dans les étages dans l'espoir de trouver une sortie pour nous échapper.

Gutz avalait les marches quatre à quatre et ne daigna pas même ralentir quand nous arrivâmes au premier étage. Même chose pour le second.

— Tu comptes nous apprendre à voler ? lui demandai-je, incrédule.

— Dépêche-toi ! Si nous avons une chance de nous enfuir, c'est par les toits.

Gutz avait vu juste. Nous débouchâmes sur un toit-terrasse. Je constatais avec soulagement que tous les bâtiments se touchaient. Fuir par les toits serait notre meilleure solution. Malheureusement, Gutz n'avait pas été le seul à envisager cette solution de repli. Un mage se trouvait sur chacun des trois toits accessibles qui auraient pu servir notre fuite.

— Comme à la battue, maugréa Gutz, furieux de s'être laissé ainsi abuser. Nous n'avions pas d'autres

choix que de grimper, ils le savaient. Nous sommes faits comme des rats.

— Oui, c'est plutôt bien joué.

— Sauf que ça n'a rien d'un jeu, répliqua-t-il. Tu sais bien ce qu'ils veulent !

Ces derniers mots, Gutz les avait prononcés avec une telle intensité et tant de frustration que j'en fus profondément touché. Les mages cherchaient depuis le début à me tuer et sans doute n'avaient-ils pas tort en s'imaginant que c'était la seule façon d'empêcher que je tombe entre de mauvaises mains.

— J'aurais tellement voulu faire plus, ajouta-t-il. Je suis désolé.

— Non, tu ne dois pas l'être. Tu es le meilleur des amis et moi seul peux être désolé de t'avoir entraîné dans cette galère. Tu ne méritais pas cela.

À ces mots, cinq autres mages débouchèrent de l'escalier et nous encerclèrent.

— Salut, les gars, lança Gutz crânement. Puis, il me murmura plus bas : et le coup du gros chat, ce serait pas une bonne idée, là ?

— Contre huit mages, n'y pense même pas, lui répondis-je. Et je ne veux surtout pas la mettre en danger. Pas après ce qui s'est passé à Alminaroc.

— Pas grave, me lança-t-il sur un ton faussement enjoué qui ne trompait personne.

— On peut dire que vous nous avez donné du fil à retordre, tous les deux, lança alors l'un des mages, apparemment le plus ancien. C'était un homme élancé, beaucoup plus grand que la moyenne. Il ne s'agissait pas

d'un simple mage. Il portait la toge pourpre, rang juste en dessous des Vénérables et des Pèlerins. Son crâne rasé était serti d'un bandeau doré et la dureté de son visage était accentuée par l'intensité implacable de son regard bleu-gris. Jeune homme, poursuivit-il en s'adressant directement à moi, tu n'es coupable de rien, mais ta naissance est une abomination. Je suis désolé de ne pas avoir d'autre alternative, mais tu dois mourir.

— Qu'est-ce que vous avez fait de Marick ? lui répondis-je, plus inquiet encore du sort qui lui avait été réservé, que du nôtre.

— Qui ça ? s'étonna le mage.

— Ne faites pas semblant de ne pas savoir. Vous l'avez enlevée !

Perplexe, le mage sembla un temps soupeser l'information, puis l'ignora d'un haussement d'épaules indifférent.

— Si c'est comme cela que tu cherches à gagner du temps, ajouta-t-il, c'est peine perdue. Ce qui ne doit pas être doit disparaître. Par l'air et par le feu, l'Innommable doit retourner à la poussière.

À ces mots, le mage fit un pas en avant et leva les bras au ciel en commençant à psalmodier une incantation dans une langue gutturale et incompréhensible. Derrière lui, en cercle, les autres mages le rejoignirent, donnant plus de force à leur magie. Je ne comprenais pas les mots, mais je connaissais malheureusement ce sortilège. Des

mages avaient déjà cherché à l'invoquer dans la forêt de menhirs d'Alminaroc pour me bruler vif. À ce souvenir, je fermai violemment mon esprit. Pas question qu'un échange télépathique entre Palissandre et moi ne dévoile à nos ennemis sa présence. J'avais déjà failli la perdre une fois. Je ne tenais à prendre aucun risque. Si je devais perdre la vie, il n'y avait aucune raison d'y ajouter en sacrifice une luciole de l'Esprit.

L'air était désormais saturé de magie et je reconnus le picotement qui s'empara de nouveau de mon corps. La chaleur vint très vite après, plus rapidement que la première fois, et je chancelai malgré moi. Je tombai alors à genou, incapable de conserver mon équilibre tant les vertiges qui m'assaillaient étaient violents. La scansion des incantations battait quant à elle jusque dans mes tempes et je m'obligeai à serrer les dents pour ne pas crier de douleur. La chaleur se fit brûlure. Je respirai par petits à-coups brefs comme si ma propre respiration se trouvait à l'origine du mal et attisait plus encore le foyer de mes souffrances. Les aiguilles de feu lacéraient déjà mes yeux et je sentais bien que la brûlure intérieure des chairs, souffrance insupportable d'un feu immonde, allait bientôt commencer son office destructeur.

J'étais prêt à renoncer, suppliant que la mort vienne rapidement quand une flèche transperça soudainement la gorge du mage qui se trouvait le plus proche de la porte d'escalier. Une boule de feu claquait presque simultanément non loin de moi. J'entendis alors un cri, un autre mage venait d'être abattu je ne savais trop comment, mais il avait poussé un cri déchirant avant

de s'effondrer lourdement. Maintenant, des flèches sifflaient partout autour de nous et la plus grande des confusions régnait.

— C'est pas le moment de finir en brochette ! cria Gutz. On file.

Nous partîmes ventre à terre par l'escalier que nous avions gravi pour atteindre les toits et redescendîmes les marches comme si nous avions tous les démons de la création et du chaos à nos trousses. Nous déboulâmes dans la cuisine dévastée où se trouvait le cadavre de l'homme que nous avions interrogé, quand je percutai brutalement Gutz qui s'était arrêté net.

— Pas fâché de vous retrouver sain et sauf, gronda alors Althor en se dressant devant nous, mais je vous préviens, la prochaine fois que vous faites un truc aussi idiot, j'en prends un pour taper sur l'autre !

La menace était claire et le grondement de sa voix de stentor était sans équivoque. Malgré tout, la vue d'un visage ami avait d'un coup balayé toutes nos peurs, si bien que nous sautâmes littéralement dans ses bras de soulagement. À ses côtés, il y avait de nombreux hommes en armes ainsi que Mérindol lui-même.

— Ils ont enlevé Marick, m'exclamai-je alors.

— Nous avons vu le mot dans sa chambre, me confirma Althor d'un hochement de tête soucieux. Mais bougre de cabuche creuse, poursuivit-il, ce n'est pas une raison pour se jeter dans la gueule du loup.

– Nous avons essayé de suivre sa piste...
– Althor a raison, me coupa Mérindol. À quoi peut

bien lui servir votre aide si vous vous faites tuer ? Foncer tête baissée n'a vraiment rien de glorieux. Il s'en est vraiment fallu de peu que nous n'arrivions trop tard pour vous sauver.

À ces mots, je sentis tout le poids du regard de Mérindol qui me fixait si intensément que j'aurais aimé pouvoir me cacher dans un trou. L'allusion était explicite. Pour un novice censé suivre la voie de l'esprit permettant de devenir Pèlerin, je n'avais pas fait preuve de beaucoup de réflexion.

– C'est bien beau de nous critiquer, contre-attaqua Gutz pour prendre ma défense. Mais avez-vous au moins une piste pour retrouver Marick ?

– Non, concéda Althor. À part le rendez-vous sur Histandine, nous n'avons pas grand-chose.

– Histandine, pesta Gutz. Ils auraient quand même pu être plus précis.

– Qui est Okthanata ? demandai-je alors.

– Une bêtise, maugréa Althor.

Comme la réponse ne me satisfaisait pas, je me tournai vers Mérindol :

– C'est une question difficile, confirma Mérindol. Personne ne sait qui est Okthanata. D'aucuns pensent qu'il s'agit d'un mythe. D'autres estiment que c'est un demi-dieu, le dernier survivant des Anciens. Il n'est pas

facile de faire la part des choses. Personne n'a réellement eu la preuve de son existence.

– On parle beaucoup, gronda Althor. Et à mon avis, ce ne sont que des bavardages de taverne. Je crois surtout que certains se cachent derrière ce nom d'emprunt pour signer leurs méfaits sans qu'il n'y ait forcément de connivences ou de lien entre eux sinon le crime lui-même.

– Il n'empêche, précisaï-je, que l'homme à vos pieds a préféré mourir plutôt que de nous donner l'identité de cet Okthanata.

– Je ne comprends pas comment vous êtes parvenus à pousser cet homme à se donner la mort, lança alors Mérindol en fixant le cadavre tétanisé. On voyait bien qu'il avait du mal à imaginer comment un homme taillé pour le combat à mort n'était pas parvenu à nous tenir tête.

– Oui, concéda fort modestement Gutz, j'ai tendance à être assez persuasif quand je m'énerve. Vous savez, il ne faut pas toujours se fier aux apparences pour juger d'un homme. Moi, par exemple, quand on me met en colère, je deviens difficilement contrôlable.

Althor se retint de sourire et je dus pour ma part me mordre la joue pour rester impassible. Perplexe, Mérindol ne cessait quant à lui de regarder alternativement le cadavre, puis Gutz sans trop savoir ce qu'il devait en penser, incapable de lier avec raison ce que les faits donnaient faussement à voir.

– Soit, finit-il par concéder.

— Et vous avez appris quelque chose ? me demanda alors Althor en passant sous silence les petits faits extraordinaires qu'il imaginait bien que l'homme avait pu réellement subir.

— Non, dis-je. Rien sur Okthanata et rien de plus précis non plus sur le lieu de rendez-vous. Il nous a simplement confirmé qu'ils sont partis tôt ce matin et qu'ils ont drogué Marick avant de l'emmener.

— Au moins, se résigna Althor, on sait où se rendre.

— Vous ne comptez quand même pas aller sur Histantine ? s'indigna Mérindol.

— Vous pouvez attendre le 3^e cycle de la lune montante, lui répondit Althor. Libre à vous. Si Okthanata ne nous a donné aucun lieu de rendez-vous, c'est qu'il compte venir à nous. Très bien. Reconnaîssons qu'il a un coup d'avance, mais si je peux le débusquer avant qu'il ne nous tombe dessus, croyez-moi, je ne vais pas me gêner.

— Et j'imagine que vous comptez prendre avec vous les garçons ?

— Parce que vous imaginez pouvoir les empêcher ?

Malgré le rang de Mérindol, on percevait toute l'autorité d'Althor. Il n'y avait pas pour lui d'objet de discussion possible. Tout ancien soldat de la Garde impériale qu'il soit, personne n'empêcherait un père de partir à la recherche de sa fille. Visiblement en désaccord avec ce choix, Mérindol se maîtrisa suffisamment pour

ne pas imposer un point de vue susceptible de remettre en cause sa propre autorité :

— Très bien, trancha-t-il sur un ton un peu sec. Vous conviendrez au moins qu'il nous faut rentrer pour nous préparer un minimum.

— Ça me paraît sage, confirma Althor. La traque risque d'être longue.

6

LES CHAÎNES DU DÉSESPOIR

Pourquoi la violence ? Parce que la noirceur est assurément dans le cœur des hommes.

Pourquoi l'espoir ? Parce que sans blancheur, la noirceur n'aurait pas plus de sens.

La vie est combat.

Les cahots de la route cognaien dans son dos quand Marick se réveilla. Elle ne pouvait guère bouger. Du peu qu'elle pouvait appréhender, elle se trouvait allongée dans une espèce de boîte. Plutôt à l'étroit, elle se figurait un cercueil auquel on avait aménagé une ouverture grillagée au niveau du visage pour qu'elle puisse librement respirer. Au moins n'avait-elle plus les bras et les jambes entravés. Le confinement et la vision

du cercueil n'avaient toutefois rien de réjouissant et Marick projeta son attention sur les bruits alentour pour ne pas entièrement céder au sentiment de claustrophobie qui l'avait peu à peu envahie.

Le cercueil se trouvait recouvert d'une bâche qui laissait passer les rayons du soleil. Au moins, il faisait jour. Elle imaginait mal dans quel état elle se serait retrouvée si, en plus de l'étroitesse, elle avait dû se réveiller plongée dans une obscurité totale. Autour du chariot, elle entendait plusieurs voix plaisanter, sans doute des cavaliers pour escorter le convoi. Trois jours, avait dit l'homme avant de la droguer. Trois jours à dormir ! Depuis la capitale, grâce aux puits de Konchaska, elle pouvait être n'importe où. Arkan... Son père... Étaient-ils partis à sa recherche ? Mais pour aller où ? Comment allaient-ils retrouver sa trace et la délivrer ? Un sentiment d'abandon et d'impuissance la submergea quand elle comprit qu'elle ne pouvait objectivement compter sur l'aide de personne.

Elle se trouvait dans un état d'abattement profond quand le chariot s'arrêta.

— On n'ira pas plus loin, décréta une voix que Marick reconnut de suite. C'était la même voix de commandement intransigeante qui avait menacé de la tuer si elle ne coopérait pas. L'homme assurait la livraison. « Son paquet », lui avait-il précisé. Quelqu'un toqua au cercueil à travers la bâche :

— Y a quelqu'un là-dedans ? questionna la voix sur un ton moqueur.

— Marick ne broncha pas. S'il voulait qu'elle coopère, il pouvait toujours courir. Après quelques secondes, elle entendit quelqu'un renifler bruyamment, puis cracher.

— Inutile de faire la morte, prévint-il. Je connais bien mes dosages, alors je crois que ce serait plus futé de ne pas me mettre en rogne.

Marick fulminait en elle-même d'être ainsi à la merci de cet homme, mais elle devait bien reconnaître que l'homme savait mener son affaire et Marick n'était pas suicidaire.

— C'est bon, convint-elle, je suis réveillée.

— Besoin de te dégourdir les jambes ?

— À votre avis ?

La réponse fit rire l'homme.

— Je comprends vraiment pas ce que vous lui reprochez tous, à ma suite royale.

À ces mots, la bâche fut rabattue.

— Je vais ouvrir le couvercle, prévint alors l'homme. Tu fermes les yeux et tu mets la cagoule qu'on te donne. Si tu vois mon visage, tu es morte. Compris ?

— Compris.

Marick malgré elle sentit son pouls s'accélérer quand elle entendit le bruit métallique des verrous que l'on défaisait. Le couvercle s'ouvrit enfin et elle sentit le

tissu de la cagoule que l'on venait de jeter sur son visage. Elle trouva l'ouverture à tâtons, enfonça sa tête à l'intérieur de l'orifice et vérifia du bout des doigts que le tissu couvrait bien intégralement son visage. Puis, elle agrippa les rebords du cercueil pour s'asseoir dans un grognement tant ses muscles la mettaient au supplice.

— Mon travail est presque terminé, lui confia-t-il en l'aidant à descendre du chariot. Nous sommes au point de rendez-vous convenu où d'autres te prendront en charge. Après ça, mon travail sera terminé et tu n'entendras plus jamais parler de moi.

— Je ne sais pas si je dois m'en réjouir, grommela Marick.

Cette réflexion fit rire de nouveau l'homme :

— Ça t'apportera pas grand-chose de savoir ça, ajouta-t-il, mais t'es vraiment le colis le plus sympathique que j'ai jamais eu à transporter.

— Super...

— Je ne me moquais pas, se sentit-il obligé d'ajouter. Y a tellement de trouillards et de pleureurs, tu t'imagines même pas. Je regrette juste qu'une fille qui a du cran comme toi se soit mise dans de si mauvais draps. Crois-le, je le regrette bien.

— Je vous crois, répondit Marick sur un ton ironique. À vous entendre, je pourrais presque m'imaginer que vous êtes un type bien.

L'homme ne répondit rien, laissant glisser la remarque acerbe de Marick. Au fond, il l'avait bien

cherchée. C'était un boulot bien payé, chercha-t-il à se rappeler. Oui, juste un boulot très bien payé, mais un boulot moins facile certain jour, plus sale aussi bougonna-t-il en lui-même. Après quelques pas, il adossa Marick contre un arbre.

— Assieds-toi là, ça ne devrait plus être long.

L'homme avait raison. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées quand un groupe de cavaliers se fit entendre.

— Qui commande ? cria une voix désagréablement éraillée et aiguë.

— C'est moi, fit l'homme qui avait transporté Marick depuis tous ces jours.

— Tu l'as ?

— Oui, je l'ai. Elle est là, contre l'arbre.

— Très bien. Comme prévu, voilà ta récompense.

Une bourse fut jetée à terre. Les échanges avaient été brutaux et la voix éraillée portait en elle beaucoup de mépris et d'arrogance. L'homme ne broncha pas et ne fit même pas remarquer combien le mépris de la bourse jetée à terre et non pas donnée était un affront inutile. Il fit quelques pas et se baissa pour la ramasser. Malrick l'entendit soupeser la bourse :

— Qu'est-ce que vous allez faire d'elle ?

— Pourquoi poses-tu des questions ?

— Pour rien.

– On m'a dit que tu étais réputé pour ta discrétion.
M'aurait-on trompé ?

L'homme ne chercha pas à répondre. Tout avait été dit, et même bien au-delà de ce qu'il aurait normalement dû se permettre. Il se tourna vers ses hommes :

– Allez, on s'en va.

À ces mots, Marick aurait voulu crier, supplier qu'ils ne la laissent pas. Mais, elle savait sa supplique vainue, tout comme elle savait que ses problèmes ne faisaient que commencer. Elle entendit les cavaliers remonter en selle, le chariot non loin faire demi-tour et, quelques minutes plus tard, le silence. Puis, deux hommes l'attrapèrent par les bras et la relevèrent brutalement, tandis qu'un troisième lui arracha sa cagoule. Par réflexe, Marick garda les yeux fermés.

– Regardez ça. Elle fait la farouche, lança l'un d'eux goguenard.

À ces mots, il saisit de sa main rugueuse les joues de Marick et approcha son visage à quelques centimètres du sien :

– Tu me regardes quand je te parle.

Marick ouvrit les yeux en repensant aux précautions que ses anciens ravisseurs avaient prises pour garder l'anonymat et sut au moment où elle découvrit la perversité du regard qui lui faisait face qu'elle ne sortirait

pas vivante des mains de ces hommes, à moins de leur échapper. Plus que la peur visible de Marick, c'était la force de sa détermination qui plaisait à l'homme qui lui faisait face. Lubrique, il commença à lui lécher le visage. Instinctivement, Marick lui assena un violent coup de genou entre les jambes qui le projeta en arrière. Les deux hommes qui la tenaient s'apprêtaient à la battre quand la voix éraillée et aiguë du début s'interposa :

– Ça suffit !

Marick découvrit alors non loin devant elle un homme d'une maigreur extrême monté sur un immense destrier. Le mépris et la noirceur se lisait dans ses yeux et dans chacune de ses attitudes. Tout en lui respirait la violence.

– Ne crois pas que je suis intervenu par compassion, la prévint-il. J'ai reçu l'ordre de te livrer intacte. Mais, crois-moi, mes hommes le savent aussi bien que moi, cela ne durera pas toujours. À ces mots, des rires obscènes fusèrent dans le groupe.

Un autre homme s'approcha d'elle :

– Tu sais monter ?
– Je suis une caravanière.

– C'est bien. Ça nous facilitera les choses. La longe de ton cheval sera attachée à la selle de l'un d'entre nous. Je ne te conseille pas de faire l'idiote. Tu seras serrée de près et si tu tentes quelque chose, on abat ton cheval et tu finis à pied. J'ai été clair ?

– Très clair.

Pour ce qui était d'être serrée de près, l'homme avait dit vrai, car le chemin parmi les arbres était bien souvent si étroit qu'il ne laissait aucune possibilité à Marick de tenter quoi que ce soit. Et quand, par le plus grand des hasards, le chemin s'élargissait un bref instant permettant une progression plus rapide, Marick se retrouvait entourée de cavaliers attentifs à ses moindres faits et gestes. Il était effectivement très clair qu'elle ne pourrait pas bénéficier de leur inattention pour détacher la longe qui était solidement attachée à sa selle. Et même si elle l'avait pu, l'idée de risquer presqu'à coup sûr la vie de son cheval l'aurait de toute façon dissuadée.

Au premier regard sur les environs où elle se trouvait, Marick sut immédiatement qu'elle n'était plus dans la cité de Beynos, mais sur Histandine. La forêt dans laquelle elle avait été conduite et où elle s'enfonçait à chaque instant plus profondément ne laissait aucun doute. Nulle part ailleurs les arbres ne pouvaient avoir cette majesté. Des trois cités, Histandine symbolisait l'origine. Certains l'appelaient même le Ventre. Histandine la végétale. Fait unique, elle seule pouvait étendre ses pouvoirs par-delà ses propres frontières. Dominée par des courants ascendants puissants, elle laissait aux vents le soin de propager infinité de spores et de graines, des vents si puissants qu'ils étaient en mesure de surmonter les immenses et infranchissables déserts qui

séparaient les trois cités. Grâce à la puissance de ces vents qui se transformaient parfois même en terribles tempêtes à l'échelle de la planète, Histandine était au cœur d'un processus vital qui contribuait chaque printemps au retour de la végétation dans toutes les cités. Et c'était bien pour cette raison que si Beynos pouvait à juste titre prétendre au titre de la Cité mère de l'ordre minéral, Histandine était quant à elle naturellement devenue la cité mère de l'ordre végétal, celle à partir de laquelle les Anciens avaient créé toutes les plantes qu'ils avaient ensuite disséminées dans tout l'Univers, y compris sur la planète Terre.

Habituée aux grandes étendues de roches de Beynos et aux plaines infinies où, caravanière, elle passait le plus clair de son temps, Marick se sentait écrasée par la force de la forêt : la touffeur du lieu, des troncs et des branches, en si grand nombre qu'ils interdisaient l'horizon. L'humidité même rendait sa respiration pénible, elle qui n'était pas habituée à la chaleur collante de l'humus, et puis la canopée au-dessus de sa tête était si épaisse qu'il lui semblait qu'elle était prête à l'écraser, avec ses branches encore, milliards de feuilles emprisonnant comme des paupières mi-closes la lumière au point d'infliger au sol une pénombre quotidienne. Tout en ce lieu obligeait la vie à se projeter des centaines de mètres plus haut, si haut sur mille et un niveaux que les hauteurs des arbres rivalisaient avec la

cime des montagnes, écrasant ceux qui, en bas, comme Marick, cherchaient péniblement à se frayer un chemin.

Après une journée de progression épuisante, le groupe qui conduisait Marick parvint dans une sorte d'immense clairière d'une cinquantaine d'hectares arrachés au cœur de la forêt. Les derniers arbres tout juste dépassés, ils franchirent, par une porte dont la herse était levée, une enceinte faite de rondins qui ceinturait l'intégralité de cet immense espace volé à la forêt. À l'intérieur, tout avait été intégralement déboisé, laissant au centre de l'espace vide se dresser une immense forteresse de pierre de taille. Qu'une telle forteresse soit rendue possible n'était pas surprenant, puisque, dans les lois mêmes de la Cité d'Histandine, le pouvoir du plus fort valait droit. Non, ce qui était surprenant, c'était le matériau qui avait servi à bâtir l'édifice. Sur Histandine, la roche était si rare, et le lieu si difficile d'accès qu'il avait fallu des moyens en hommes et une fortune considérable pour bâtir un tel repère.

Le cheval de Marick avançait au pas. Elle n'était plus qu'à une dizaine de mètres de l'entrée principale de la forteresse. Elle repensa alors à tout le chemin parcouru depuis son enlèvement, à ses chances d'en réchapper. Chaque pas avait jusqu'alors éloigné un peu plus l'espoir et elle le savait, si elle franchissait cette entrée, c'en était fini d'elle. C'est en prenant conscience de sa situation qu'elle tenta une action désespérée, l'action de la dernière chance. Malgré la longe, elle lança son cheval au

grand galop si près du cavalier qui avait l'autre extrémité de la corde attachée à sa selle qu'elle le bouscula presque. Profitant de sa surprise, elle lui arracha son sabre et trancha la corde pour enfin se libérer. Elle n'en était pas pour autant sauvée. Elle fit alors faire une volte-face à son cheval et partit au grand galop en direction de la porte de la première enceinte qu'ils venaient de franchir. Son cœur battait à tout rompre. Quelques secondes avaient suffi et elle savait que les instants suivants seraient déterminants.

Hélas ! Marick comprit très vite pourquoi aucun des cavaliers autour d'elle n'avait bougé. Il lui avait semblait qu'à l'entrée de l'enceinte, la porte n'était pas gardée. Grave erreur. Un homme se trouvait au-dessus sur le chemin de garde. C'était lui qui, derrière eux, au moment même où elle tentait de s'échapper, avait actionné le mécanisme pour faire redescendre la herse. Marick poussa alors son cheval à l'extrême limite de ses capacités. Sur sa monture lancée à une vitesse insensée, elle se propulsa droit sur la herse qui, dans sa lente et exaspérante descente, amenuisait à chaque seconde tout espoir de fuite. Marick s'imaginait finir empalée contre les fers. Elle pouvait y arriver malgré tout. C'était ce que son cœur lui criait. Le galop de son cheval était assourdissant. Puis, tout fut réglé en un instant. Dans un cri de frustration terrible, elle comprit soudain dans l'allure même de son cheval ce que sa raison lui dictait déjà. Elle n'arriverait pas à temps. L'instinct de survie aidant, le cheval et sa cavalière ne se projetteraient pas

contre un mur. La tentative de fuite était terminée. Derrière elle, les hommes qui l'accompagnaient n'avaient pas même daigné partir à sa poursuite et avaient disparu à l'intérieur de la forteresse. Résignée, Marick fit faire demi-tour à son cheval et rejoignit la porte principale. Quelle ne fut pas sa surprise de la trouver fermée. Sur le chemin de ronde, l'homme à la maigreur extrême et à la voix éraillée l'attendait :

– S'il y a bien une chose que je n'apprécie pas, crie-t-il de sa voix aiguë, c'est que l'on ne me prenne pas au sérieux.

– Au moins, vous savez être convaincant.

– Rien de tel en effet que d'expérimenter l'impossibilité de la fuite pour obtenir une prisonnière bien sage. Mais quand je vois ton visage fier et entêté, ajouta-t-il sur un air mauvais qui ne présageait rien de bon, je crois que la leçon n'a pas été suffisante.

À ces mots, il fit un signe de la main. Inquiète, Marick suivit son regard des yeux. Sur le flanc du premier rempart de la forteresse, une grille venait de s'ouvrir. L'orifice béant ne laissait présager rien de bon sur ce qui allait bien pouvoir sortir des ténèbres.

– Je vous conseille vivement de descendre rapidement de votre cheval tant qu'il en est encore temps et avant que ce dernier ne s'emballe pour de bon.

Le cheval de Marick frappait effectivement le sol avec ses pieds et sa nervosité était soudainement si

visiblement palpable que Marick descendit dans l'instant de sa monture. Elle savait le danger que pouvait représenter un cheval incontrôlable et elle était trop bonne cavalière pour ignorer le conseil. Être sur un cheval affolé dans une enceinte close ne lui était de toute façon d'aucune utilité. À peine avait-elle posé le pied à terre qu'elle les découvrit soudain : une meute d'une dizaine de hyènes, parmi les plus grosses et monstrueuses de leur espèce qu'elle ait jamais vues. Elles avaient déjà repéré leur proie et s'avançaient de façon à pouvoir les encercler. Au-dessus de Marick, un soldat passa une corde par-dessus le rempart :

– Si j'étais vous, prévint l'homme à la voix éraillée, je ne tarderais plus à grimper.

– Et le cheval ? s'inquiéta Marick.

La question fit rire l'homme :

– Si tu tiens vraiment à partager son sort, libre à toi.

Les ricanements des fauves devenaient assourdissants et se rapprochaient dangereusement. Marick n'avait plus le choix. Elle agrippa la corde et commença à gravir le rempart en s'aidant de ses pieds pour aller plus vite. Elle parvint ainsi rapidement jusqu'en haut et fut récupérée par deux soldats qui la tinrent fermement entre eux.

– Tout ça pour ça, dit l'homme à la voix éraillée en faisant mine d'être désolé.

En contrebas, les hyènes venaient de bondir sur le cheval dont les hennissements de peur portèrent si loin au-dessus de la lointaine canopée que des centaines de vols d'oiseaux inquiets s'égayèrent dans le ciel. Le cheval était condamné. Elles avaient d'abord pesé de tout leur poids pour le faire tomber sur le flanc et le maintenir au sol, puis elles le dévorèrent vivant. Si Marick ne pouvait empêcher les cris du cheval entremêlés des insupportables rires des hyènes, elle avait cherché malgré tout à détourner les yeux pour ne pas voir la scène. Mais l'homme à la voix éraillée n'entendait pas qu'elle s'en sorte à si bon compte. Il la tira brutalement par les cheveux et l'obligea à regarder la scène :

- Tu regardes ou tu retournes dans la fosse.
- Je croyais que vous deviez me garder intacte, dit-elle en cherchant vainement à se dégager.
- Ne me tente pas, lui murmura-t-il à l'oreille.

L'agonie du cheval parut interminable à Marick et la meute se repaissait de ses chairs dans un rire insupportable qui lui vrillait le crâne.

– Je tenais absolument, lui confia alors l'homme à la voix éraillée, que tu assistes aux conséquences tragiques de ta minable petite tentative d'évasion. Tu vois, mieux que les chaînes aux pieds, le désespoir est la meilleure des prisons. Maintenant, tu sais à quoi t'en tenir. Emmenez-la ! finit-il par ordonner.

Deux hommes la reprirent par les bras et la traînèrent à l'intérieur de la forteresse. Maints escaliers et couloirs plus tard, Marick fut jetée dans une geôle. Derrière elle, la lourde porte claqua, tandis que retentissait le mécanisme métallique d'un puissant verrou. Son périple venait d'achever sa course dans un espace clos sans retour possible. Plus que la désolation du lieu, ce fut la certitude qu'il n'y avait plus d'espoir qui terrassa Marick. Épuisée, elle tomba à genou à même le sol et pleura doucement, sans bruit. Elle ne savait pas que dans son dos, par-delà un judas savamment dissimulé, un homme s'éloignait satisfait de ce qu'il venait de voir.